

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & Co, 9, rue Chaptal. Paris.

PRIX : 3 FR. 50

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames

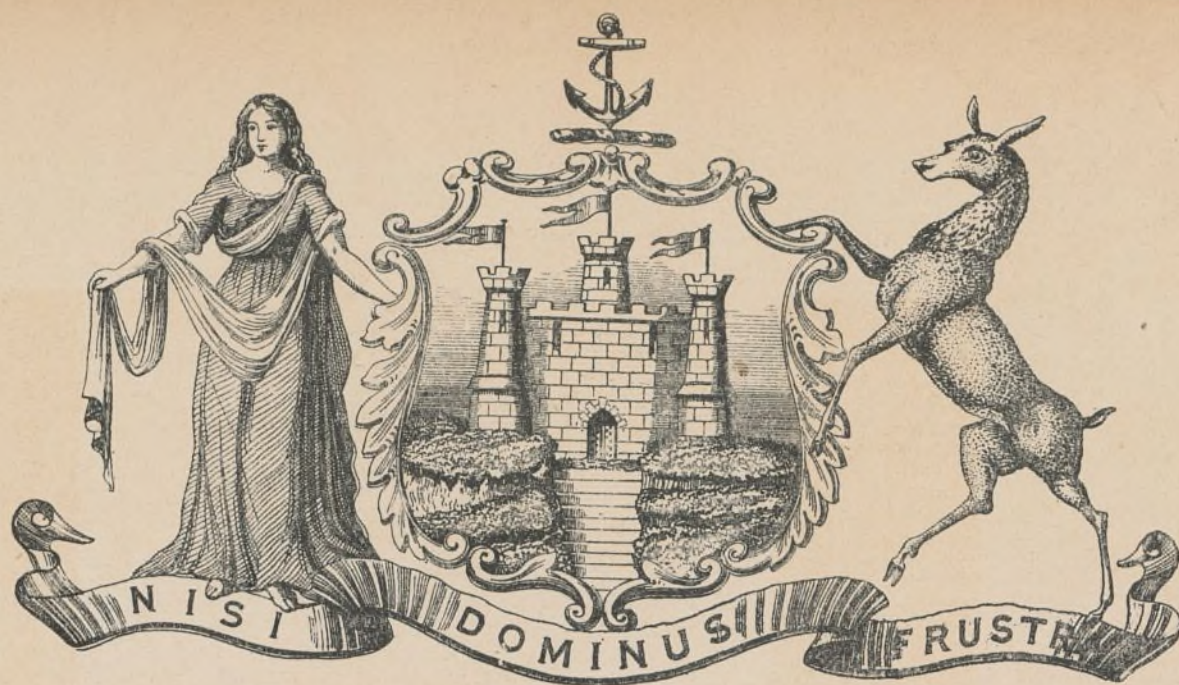


REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS

BREVETÉ SPÉCIAL



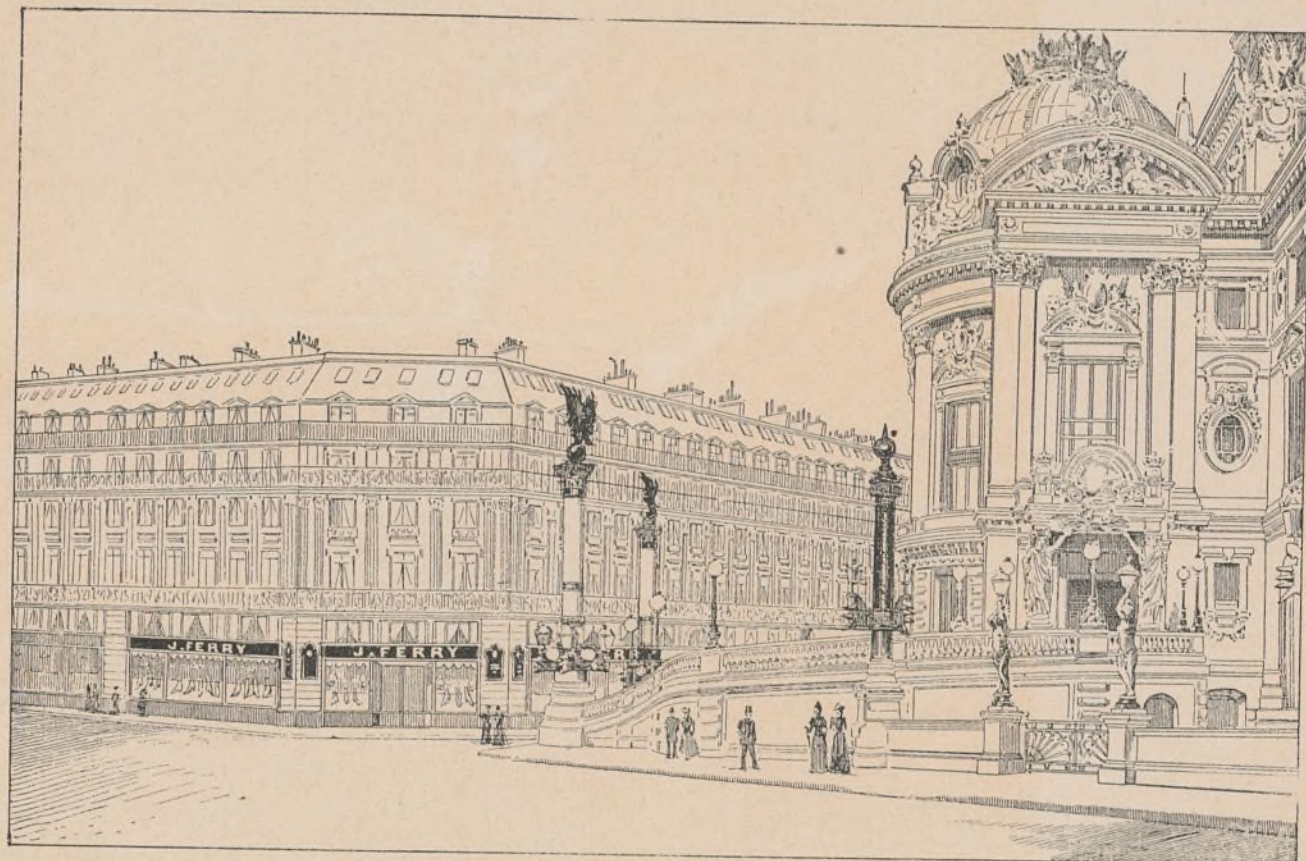
Couturier



SCOTCH TAILOR

AULD REEKIE

10, RUE DES CAPUCINES



CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.

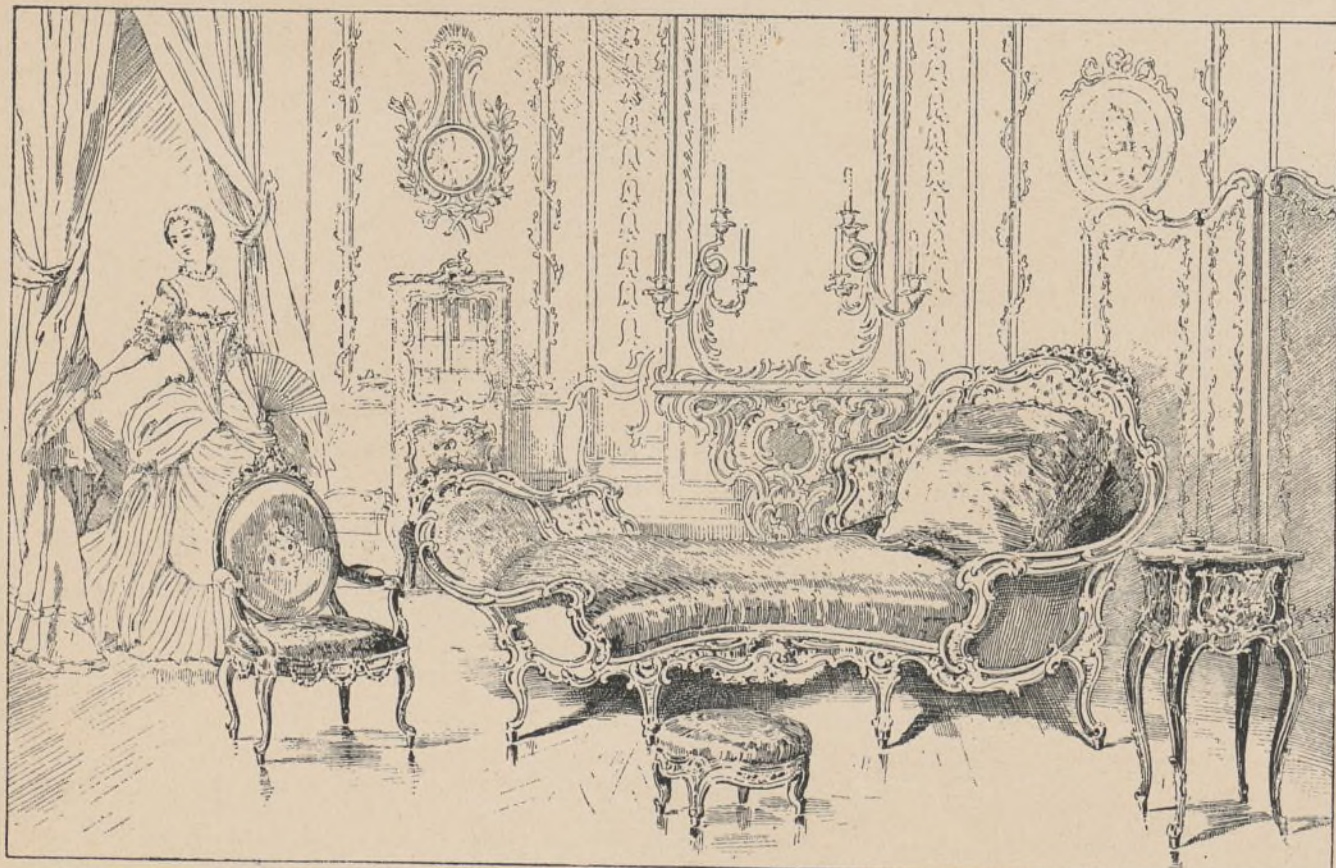


EFFETS DU FUSIL ANGLAIS CHOKEBORED GREENER
A longue distance.

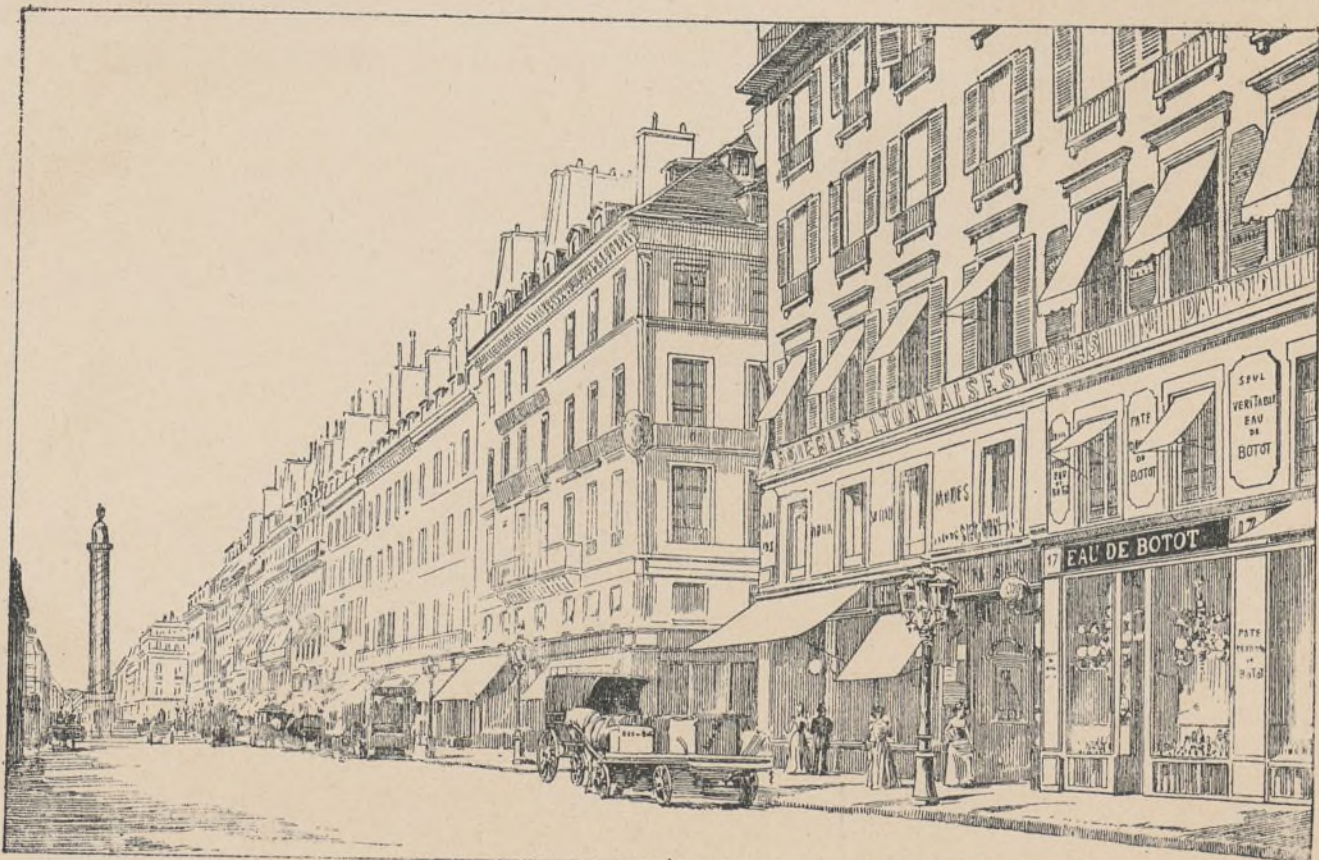
A. GUINARD, seul agent, 8, avenue de l'Opéra, **PARIS**



DURAND-LERICHE
Fabricant Joaillier
4, RUE MONTESQUIEU. 4
PARIS



AMEUBLEMENTS. — **MERCIER FRÈRES,** 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Les nouveaux Magasins de l'EAU DE BOTOT, 17, rue de la Paix.

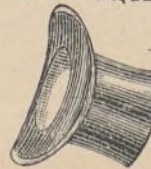
ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE

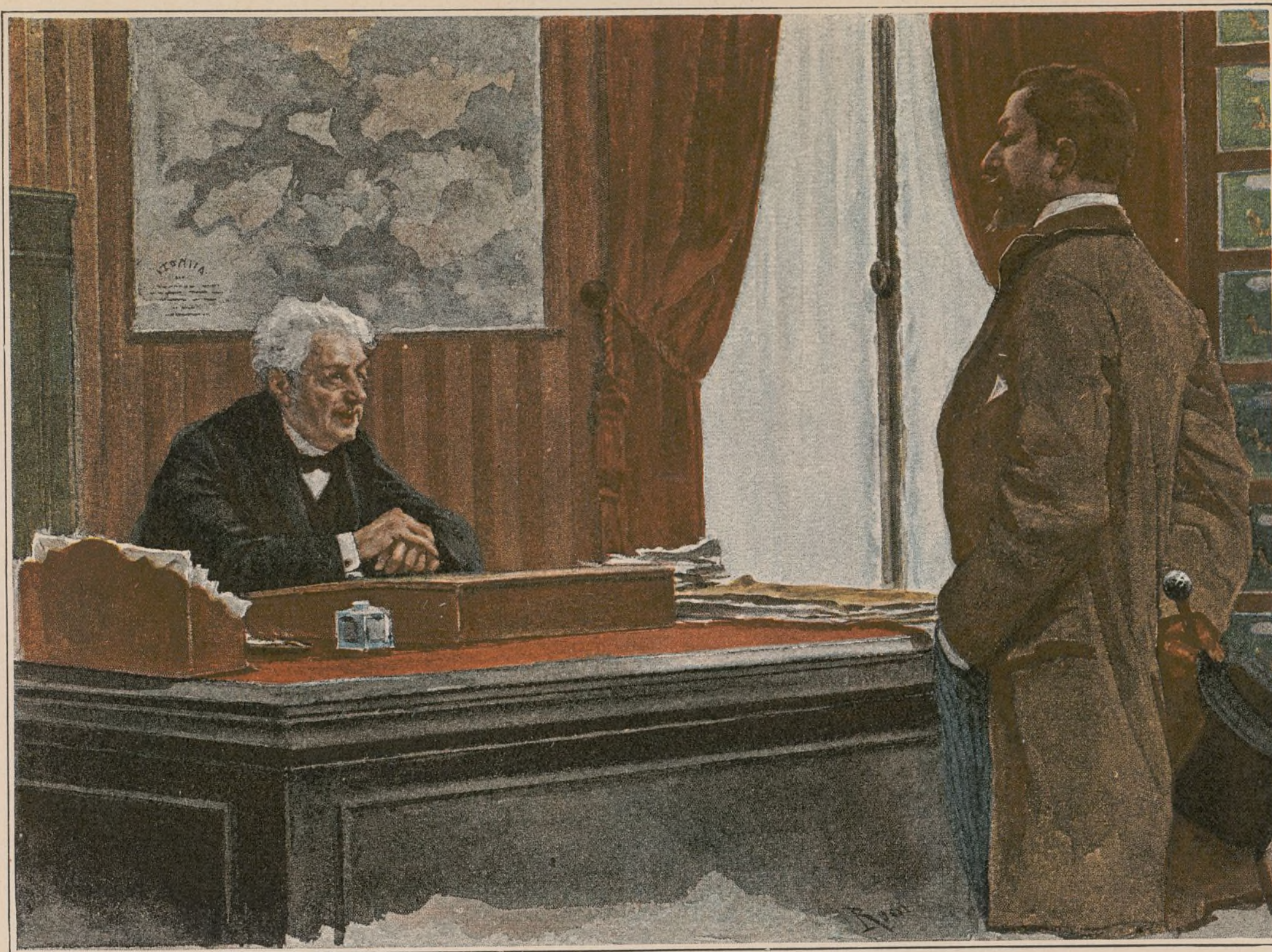


Ayuntamiento de Madrid

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.



La Petite

PAR ÉDOUARD CADOL

EN son vivant, Maxime Lefranc faisait des tableaux et les vendait couci-couci. Maintenant qu'il n'en faisait plus, par la bonne raison qu'il était mort, on se les disputait à coups de billets de banque. Et si l'enchère en attribuait un à quelque musée étranger, les journaux, après s'être répandus en lamentations, disaient volontiers des choses désagréables au gouvernement.

Assurément, son fils Michel n'en avait pas un sou de plus en poche ; mais, très fidèle à la mémoire de son père, plus les œuvres de celui-ci montaient à la cote des commissaires-priseurs, plus il était satisfait, et, non sans cause, fier, ce jeune homme.

Un garçon très sage ; surtout reconnaissant à « papa » de lui devoir le « morceau de pain » qu'il lui avait laissé : quatre mille livres de rente, plus une façon de bicoque à Etretat, la table et le logement. Au besoin, Michel s'en fût contenté ; mais, bien portant, instruit, intelligent, il y ajoutait le traitement d'une fonction dans la diplomatie.

C'est pourquoi, rentrant à Paris après une absence de trois ans à Yoko-Hama, il apprit, de son notaire, que le second étage de la bicoque d'Etretat avait été fort endommagé par les flammes d'un incendie, et plus encore, par l'eau et la pioche des pompiers. Or, la faute en était au jardinier-gardien d'une luxueuse villa, dont les communs s'appuyaient au modeste immeuble du jeune diplomate.

Ne pouvant prendre ses instructions, son avoué s'en donna de fabriquer de la grosse, à laquelle l'avoué des propriétaires de la villa répondit amplement, comme on peut croire.

« Puisque vous me demandez conseil, mon cher Michel, dit le notaire en concluant, je crois qu'une démarche courtoise près de vos adversaires pacifierait les choses et procurerait de l'économie.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le conciliant jeune homme. Qui sont et où sont ces personnes ?

— Madame Waldher et sa fille, rue Prony.

— Numéro ?

— Je ne l'ai pas présent à la mémoire. Mais leur hôtel est connu. Elles reçoivent beaucoup et c'est, m'a-t-on dit, une maison où l'on n'engendre pas la mélancolie.

— Bon !... Une... dame, cette madame ?

— Parfaitement. Et depuis longtemps, bien qu'elle ne compte guère plus de trente-quatre ans.

— Bon ! répéta Michel qui prenait des notes. Pourtant, ne vaut-il pas mieux voir son mari ?

— Pas moyen.

— Ah diable !... Il voyage ?

— Au contraire, il est mort.

— Ah ! ah ! fit le jeune homme avec une légère réticence, une « jeune veuve !... »

— Ne craignez rien, Michel, reprit plaisamment le notaire. Votre manteau ne risque pas d'être retenu par elle.

— La place est occupée ?

— En aucune façon. Si hurluberlue soit-elle, — et même, entre nous, un peu drôle ! — cette veuve jolie, très fraîche, aimable, toute jeune encore au moment de son veuvage, a eu la particulière probité de ne jamais mettre, à quelque titre que ce soit, un étranger — aucun homme !... — entre elle et sa fille ; grande et belle demoiselle, celle-ci, dix-sept à dix-huit ans, et... très riche, mon cher ami, « la Petite !... »

— Auriez-vous mission de « l'établir » ? répliqua Michel en riant.

— Pas du tout. Au surplus, la mère n'en paraît pas pressée, car ce sont les candidats qui manquent le moins. Tant à Paris qu'aux bains de mer et villes d'eau, partout enfin où il y a un casino, ces dames n'auraient à peu près que l'embarras du choix.

— Et puis dix-sept ans !...

— La mère en avait quinze, à peine révolus, quand elle épousa M. Waldher. Mais très femme, très faite ; elle est née à l'île Bourbon.

« Ce Waldher, poursuivit le notaire, qui aimait assez bavarder, était associé d'agent de change. A quelques pas de son domicile, se trouvait un bureau de tabacs, tenu par la veuve de ne je sais quel fonctionnaire. C'est là qu'il s'approvisionnait de cigares qu'on lui choisissait avec soin.

« Un beau jour, il aperçut au comptoir une petite personne d'un type étrange et charmant, que la buraliste appelait sa nièce. Le

boursier, bien que quadragénaire pour le moins, s'en éprit si bellement, qu'en dépit de la différence d'âge, de fortune et de condition, il la demanda en mariage.

« C'était risquer gros, sans doute, mais il y a des grâces d'état. Ce « veinard », un peu las, épuisé, atteint du mal qui devait l'emporter à quelques années de là, tombait sur une excellente nature qui, après lui avoir donné une enfant, se transforma en infirmière à son profit ; le veillant, le choyant, le dodinant comme une mère affectionnée et surtout intelligente. Il est mort en la bénissant, et, depuis, pas un domestique renvoyé n'a insinué un soupçon sur les relations ou les amitiés de sa veuve.

« Voilà ce qu'on m'en a dit, mon cher ami, conclut le notaire, et si je vous le répète, c'est que, voisin de ces dames à Etretat, il est peut-être utile que vous soyez édifié. De ma part, ça ne va pas plus loin.

— Merci ! » répliqua Michel en prenant congé.

Le jour même, il se présentait à l'hôtel de madame Waldher. Elle n'y était pas. Il laissa sa carte, après y avoir mis, au crayon, qu'il « aurait l'honneur » de revenir le surlendemain. En effet, il revint. Elle n'y était pas.

« C'est embêtant ! » pensa-t-il tout vulgairement, en traversant le parc Monceau.

Fallait-il donc recommencer à se darder réciproquement de papiers timbrés ? Car renouveler sa visite ne lui agréait point. Il se fût fait l'effet d'un fournisseur qui insiste pour l'acquittement de sa « petite note ». En sorte qu'il ne savait à quoi s'arrêter, quand, en rentrant chez lui, le soir, on lui remit un billet qu'un valet de pied, infiniment correct, avait apporté de la part de la jeune veuve. Il lut :

Cher monsieur.

« Déjà ! pensa-t-il. Elle est donc aussi sans cérémonie ? »

La suite en témoignait :

Je suis désolée, figurez-vous. J'ai oublié. Vous m'excuserez, pas vrai ? Prouvez-le-moi en venant dîner samedi. C'est le meilleur moyen de nous rencontrer, et je suis vraiment impatiente de savoir à quoi je dois votre aimable visite.

« Comment ! se dit le jeune homme, avec quelque surprise,

elle ne sait pas ce que je lui veux et elle m'invite à dîner... Mon notaire a raison, elle est « un peu drôle !... »

Cependant, le samedi venu, il arriva, comme sept heures sonnaient, à l'hôtel de la créole. Eh bien ! elle n'y était pas non plus.

« Mais ça ne fait rien ! fit gaiement une jeune fille, en venant au-devant de lui. Maman dîne à l'ambassade de... et, jusqu'à son retour, je vous ferai les honneurs de la maison, si vous le voulez bien. Entrez, monsieur. »

Cette jeune fille — celle qu'on appelait : « la Petite » — était d'une grande beauté, malgré le soin qu'elle paraissait prendre de l'altérer, s'imaginant peut-être qu'elle y ajoutait. Et quoi ? Des riens : un léger trait noir au coin de l'œil, un peu de pommade rouge sur les lèvres, avec une petite couche de poudre de riz sur le visage et les épaules. N'importe : jolie tout de même. Et gracieuse, en dépit des échancrures exagérées du corsage, de la prolongation bête de la traine des jupes et des gants à multiples boutons qui lui grimpaient jusqu'aux aisselles.

Avec ses boucles de cheveux qui lui mangeaient les sourcils, elle faisait penser aux chiens savants du cirque. Et cela heurtait d'autant, que les yeux n'étaient point d'une sottise. L'intelligence y brillait. On devinait une pensée derrière ce front que la tignasse antinaturelle ne parvenait pas à cacher tout à fait. Qui sait ! peut-être y avait-il un cœur dans cette poitrine palpitante et montrée, vraiment d'un peu trop, moins, à vrai dire, par ostentation que par indifférence inconsciente.

L'inconscience était, en vérité, sa caractéristique. Très chaste-ment inconvenante, allant de l'un à l'autre, le regard levé, plaisantant hardiment, on eût dit qu'elle comprit les dessous de ce qu'on disait, et elle répondait par un trait à visée spirituelle, sans s'effaroucher de l'équivoque qui, après tout, lui échappait. Mais tout cela sans affectation, naturellement, comme si l'argot « boulevardier » eût été sa langue maternelle.

« Un joli petit voyou ! » se dit Michel.

Pour passer à la salle à manger, elle lui prit le bras, le plaça à sa droite, et d'ailleurs ne s'occupa plus de lui.

Singuliers convives aussi : pas mal d'étrangers, nécessairement de distinction. Un prince, un vrai prince, héritier présomptif que le malheur des temps tenait forcément loin de son peuple, qui avait remercié son auguste père. Brave garçon qui, pour éviter sans doute de se laisser miner par le chagrin, faisait « la fête » tant qu'il pouvait, en compagnie de camarades qu'on eût pris pour des maquignons. En majorité, des gens de tout état, sans qu'on sache bien si, réellement, ils en ont un. Des joyeux pour la plupart, et jeunes, qui parient aux courses, pontent au baccara des cercles, procurent des « ordres » aux agents de change et, à la rigueur, s'emploient à faire escompter un billet de complaisance, presque tous à la veille de conclure une grosse affaire qui leur vaudra « de la galette », comme ils disent, soit une commission respectable. Quand ? Demain, on vous dit, et si en attendant vous avez deux louis à leur prêter, vous leur ferez plutôt plaisir.

Au surplus, gentlemen au premier chef, ne manquant pas une « première », sachant la généalogie du favori des courses, connus comme le loup blanc à Trouville, Luchon, Nice et Monaco où, par négligence, — ils sont si occupés ! — ils restent devoir quelques petites sommes à différents hôteliers. Mais « sélects » au superlatif, habillés à la perfection, un chapeau neuf tous les mois et ne se peignant pas eux-mêmes. Et puis, si l'on vous dit qu'ils couchent sous les ponts, n'en soyez pas autrement surpris, car du diable si personne leur connaît un véritable domicile.

Absent de Paris depuis trois ans, Michel se sentait plus dépaysé là que dans les stations asiatiques, où ses fonctions l'avaient fait planter sa tente. Et quand il jetait un regard sur cette belle fille, si enfant encore par plus d'un aspect, et que nombre de ces cadets-là appelaient Blanche, comme s'ils avaient gardé quelque chose ensemble, il se prenait d'une sorte de pitié indéfinie, qui l'eût bien surprise, elle ! Est-ce que les autres jeunes filles ne se tiennent pas, à peu près, toutes ainsi ? Quelques-unes peut-être, oui ; d'infimes bourgeoises, des opprimées, des « éteintes » qui font tapisserie aux sauteries des casinos où leur famille semble s'être fourvoyée. Voilà ce qu'elle croyait fermement.

Vite évanouie du reste, cette incitation pitoyable, chez le jeune attaché d'ambassade. Ça ne le regardait pas. Que madame Waldher rentrât, qu'on s'entendit en quelques mots, et les relations futures se réduiraient, sans doute, à un coup de chapeau à la rencontre.

« Maman est de retour, lui dit Blanche en le ramenant dans l'un des salons. On m'en prévient. Vous allez la voir. »

Puis, quittant le bras de Michel, elle s'approcha d'une table de jeu où le prince organisait un écarté.

« Cinq louis tombent, » dit-elle.

Il arrivait beaucoup de monde, car le dîner était suivi d'une soirée musicale. Le « Tout-Paris » serait là.



Un des survenants, un jeune homme, s'étonna d'être reçu par « la Petite ».

« Votre mère n'est pas là ? demanda-t-il.

— Si fait. Attendez un peu. Elle sort du bain et la manicure en a fini ; on la coiffe.

— Nous n'y sommes pas alors ?

— Mais si, mais si ! Il faut bien qu'elle descende ; le concert va commencer. Vous avez quelque chose à lui dire, mon bon Jehan ?

— Oui.

— Quoi ? »

Et comme il hésitait :

« Dites-le donc, nigaud ! ajouta Blanche. C'est bien la même chose, allez !

— Pourtant, si ça vous concerne ?

— Raison de plus ! »

Lui voyant la mine embarrassée, elle simula de l'effroi :

« Seigneur ! est-ce que vous aussi, Jehan, vous allez me demander en mariage ?

— Vous me le défendez, Blanche ?

— Vlan ! ç'a y est ! s'écria comiquement la jeune fille. »

Puis, d'un ton de gamine mal élevée :

« Ah bien ! fit-elle, vous ne vous embêtez pas vous, mon garçon !... Allons, bon ! il se fâche ! On peut bien rire, voyons ! Mais c'est donc une épidémie en ce moment ? Car, je vous en préviens, mon cher, vous arrivez bon quatrième. Du reste, ça vaut mieux, vous pourrez toujours faire un whist en attendant que je me prononce. »

Il y avait de quoi décourager. Pourtant Jehan — puisque Jehan il y a — passant outre, insista. « Elle n'entendait pas coiffer sainte Catherine ou prononcer des vœux, n'est-ce pas ?... »

— J'écoute !... » répliqua-t-elle trop vite, s'oubliant de nouveau à recourir au vocabulaire « boulevardier ».

Du moins, sa confusion malicieuse montrait qu'elle se scan-



dalisait elle-même de cet écart de langage. Aussi s'excusa-t-elle, riant toujours, par exemple.

« Qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre Jehan, ça m'a échappé ! C'est votre faute aussi ; vous me prenez vraiment de court. Et puis vous, comme les autres, vous vous maniez si drôlement pour dire ces choses-là, que, vrai... c'est crevant ! Mais si, mais si, mon cher ami ! vous êtes tous crevants ! Enfin, ça ne fait rien. Vous avez le numéro quatre, voilà tout. Que sait-on jamais, d'ailleurs ! Et si vous persistez à en parler à maman, allez-y, Jehan, ce n'est pas moi qui m'y oppose.

— Bien ! répondit le jeune homme. Mais vous, ma chère, promettez-moi d'y penser un peu, hein ?

— Tout le temps ! Même que, si vous me voyez rêveuse, dites-vous ça : « Elle y pense !... »

Un murmure joyeux, tournant à l'ovation, interrompit ce « duo d'amour ». C'est qu'enfin, baignée, coiffée, parée, la maîtresse du logis paraissait chez elle.

Une reine ! Blonde, de bonne taille, dans tout l'éclat d'un commencement de maturité, avec des fraîcheurs qui faisaient contraste élégant, elle resplendissait comme un soleil. A tous un bonjour gentil, permettant à chacun de se croire l'objet d'une distinction particulière. Et sincère en cela, la belle madame, les aimant tous, sans les connaître qu'à peu près.

Apercevant Michel, elle se demanda peut-être — est-ce cer-

tain ? — qui ce pouvait bien être. Mais elle ne s'y arrêta pas.

« Bonjour, mon cher, dit-elle en lui tendant la main. D'où sortez-vous ? Il y a si longtemps que je ne vous ai pas vu !... »

Etonné d'abord, le jeune homme sourit d'une telle façon qu'elle pressentit la méprise. Et riant par avance :

« Hein ? fit-elle, « une gaffe ?... » Il n'y a pas longtemps que je vous ai vu ?

— Au contraire, Madame, bien plus longtemps que vous ne supposez !

— Quand ça ?

— Jamais. »

Ce fut un éclat de gaieté générale.

« Permettez-moi de vous le présenter, ma chère amie, dit Jehan, qui, à sa grande surprise, venait de le reconnaître : Mon cousin Michel Lefranc. »

Le cousin de Jehan ? Le fils du grand artiste Maxime Lefranc ? Un ami, un vieil ami alors !

« Vous savez ! je vous accapare, » dit madame Waldher.

Et l'entraînant dans un salon reculé, elle l'accapara en effet, lui contant toutes sortes de choses, le questionnant aussi : « Comment vit-on au Japon ? Est-ce amusant ? » Au fait, qu'il lui donnât

donc des nouvelles de trois Japonais qu'elle avait parfaitement connus. Le diable est qu'elle avait oublié leurs noms. Ça ne fait rien, il les avait remarqués pour sûr! Des gens charmants. Il y en avait un qui était grêlé. Mais j'espère qu'on allait le voir, le bon Michel. Son couvert était mis. Il n'avait qu'à se présenter à huit heures moins dix. S'il ne venait pas, elle se fâcherait, irait le chercher ainsi!...

Et Michel se répétait que son notaire avait dit vrai. Franchement, elle était « un peu drôle!... »

Un accord de piano la rappela à ses obligations de maîtresse de maison. Le concert commençait, et le jeune homme, se doutant que, selon le goût du jour, on allait porter le diable en terre, s'apprêtait à « filer à l'anglaise » quand son cousin vint le rejoindre. Après si longue absence, il fallait un peu dire ce qu'on avait fait, où l'on en était. Michel s'exécuta.

« Et toi, Jehan? demanda-t-il. »

— Moi, mon cher ami, je songe à me marier. C'est même à ce propos que tu me rencontres ici. »

Voyant son cousin faire une légère grimace :

« Qu'as-tu? fit-il. »

— Rien, mon ami. Tu es majeur, et les deux années que j'ai de plus que toi ne m'autorisent pas à te donner un avis, que tu n'entends sans doute pas me demander.

— Si fait! répliqua Jehan. En fait de parenté, je n'ai plus que toi, et je réclame ton expérience, au contraire.

— C'est une autre affaire! reprit le jeune diplomate. Mais d'abord, de qui est-il question?

— De Blanche Waldher.

— Ah!... « la Petite!... »

Ils s'étaient assis en face de la cheminée, tournant le dos au surplus du salon. C'est pourquoi ils ne s'aperçurent pas de la survenue de la jeune fille, occupée à chercher une partition parmi celles qui encombraient un casier à musique, relégué dans un coin.

Entendant prononcer son nom, celle-ci tourna la tête, et, en gamine qu'elle était, fut tentée de les avertir :

« Si vous vous disposez à « casser du sucre » à mes dépens, patientez une minute; je m'en vais. »

Par je ne sais quelle curiosité, un peu anxieuse, elle retint cette phrase qu'elle avait au bord des lèvres.

« Tu la trouves jolie? continua Jehan. »

— Très jolie, certes!

— Et « d'un chic!... » hein?

— A lui offrir un bock! » répondit Michel.

La raillerie cingla Blanche, comme eût fait un coup de cravache. Sa vue se brouilla un moment, sous une douloureuse crispation des nerfs. Mais, se domptant aussitôt, elle resta immobile, écoutant ardemment.

« Allons! poursuivit le jeune attaché d'ambassade, d'un ton de bonhomie méprisante, on ne prend pas femme... pour de bon, dans un pareil milieu! »

Et comme son cousin protestait de nouveau :

« Ah ça! fit-il, es-tu myope? Mets des lunettes, mon ami! Qu'est-ce en somme que cette maison, où l'on pénètre comme au moulin? Un lieu banal qui tient du tripot et de la Redoute des villes d'eau. Ça fleure l'équivoque! Qu'est-ce, après tout, que ces habitués plus ou moins parasites? Des déclassés sur le compte de qui, pour la plupart, il y a du louche, sinon quelque tare, dont les différentes polices des Deux-Mondes ont peut-être eu à s'occuper. Depuis le nom jusqu'aux habits dont ils se parent, sans compter les décorations, les titres et la monnaie qui leur bat la cuisse, bien peu, à quelques naïfs près, portent rien qui leur appartienne. Effrontés ou sournois, selon l'occasion, tout cela barbote en eau trouble, courtisant jusqu'à la dame de pique, trichant en amour comme au jeu; n'ayant pour patrimoine que l'argent d'autrui et pour moralité que le salubre effroi des gendarmes. Jehan, mon cousin, on ne se marie pas là-dedans!

— Tu exagères, Michel; tu exagères! » répliqua Jehan en s'animant.

Et, du même ton, il s'appliqua à le lui démontrer. Sans doute, il faisait des concessions sur la compagnie de ces dames trop accueillantes, bien trop liantes, il l'accordait. Mais, madame Waldher, une évaporée sans plus. Et, quant à « la Petite!... »

« Ah! s'écria Michel avec une sorte de violence, assez inexplicable pour lui-même, ne me parle pas de cette prétendue demoiselle, qui met je ne sais quelle vanité saugrenue à singer les allures et les libertés d'un garçon de mauvaise éducation. Comme si elle rougissait, comme si elle avait honte de sa jeunesse et de sa fraîcheur, elle se plâtre le visage, se « maquille » les yeux, les sourcils et les lèvres. Sans respect d'elle, de sa qualité de « jeune fille », elle péroré en argot, « blague », prostituant ses poignées de main à des hommes qu'elle a vus deux fois, et qu'elle appelle « mon cher ». Ça me fait l'effet d'une profanation criante. C'est hideux, écœurant, comme la rencontre d'une femme ivre. Oh! non; non! ne me parle pas de ce petit monstre ridicule et sot. Un brave garçon, à moins d'être aveugle ou fou, ne peut songer un moment à en faire sa femme!... »

Par un phénomène singulier, plus Michel s'emportait, plus son

emportement l'étonnait. Pourtant, malgré l'effort de volonté, il ne parvenait pas à se maîtriser.

Et quand Jehan, interdit, lui avoua qu'il avait eu dessein de le charger de la demande officielle, il éclata.

« Ah! non, par exemple! Ne compte pas sur moi. C'est comme si tu me demandais de te prêter une arme pour te suicider. Vois ailleurs, mon ami. Mais, quoi que tu décides à l'égard de... « la Petite », fit-il du bout des lèvres, sois-en sûr, tu n'en feras jamais « ma cousine!... »

Il s'était levé, et, prenant le bras de son cousin :

« Laissons cela, dit-il. Viens écouter la musique, c'est encore moins agaçant! »

Ils gagnèrent la salle du concert sans s'être retournés.

Blanche, clouée sur place, atterrée, sentant chaque mot de cette diatribe lui frapper le cerveau comme un coup de massue, abruti de douleur, tenant son bourreau sous un regard de colère haineuse, voulait crier, ne pouvait, aussi empêchée d'articuler un son que de faire un pas.

C'est seulement quand il eut disparu qu'elle se ressaisit. L'acuité atroce de la blessure, qui intéressait tout son être moral, qui mettait son amour-propre en lambeaux et meurtrissait toutes sortes de pudeurs, qu'elle se découvrait à cet instant, amena un mouvement de rage folle :

« Ah! je me vengerai! » s'écria-t-elle en brandissant son petit poing crispé dans le vide.

Et elle l'insulta à son tour, cet... individu; le traita de manant, de lâche... Oh! oui, si lâche!

Puis sa gorge se serra. Elle se sentit chanceler. Un poids écrasant de chagrin lui tomba brusquement sur le cœur, et, se laissant aller sur un fauteuil, elle pleura comme un bébé gâté qu'on a contristé par hasard.

Si Jehan se proposait d'épouser mademoiselle Waldher, ce n'est pas qu'elle lui inspirât un amour obstiné; c'est bien plutôt que ce jeune homme était ce qu'on appelle, en ce milieu, un « débrouillard ». L'idée ne venait même pas de lui. Un ami la lui avait suggérée; son bon et excellent ami Adrien Flaxelle, plus encore « débrouillard » que lui-même.





A ETRETAT, LA SAISON BATAIT SON PLEIN...

Longtemps on l'avait connu, celui-ci, traînant des chaussures avariées et chassant la pièce de cent sous — de quarante au besoin — sous la colonnade de la Bourse, d'où suit qu'on s'en garait comme de la peste. En sorte qu'à la fin, las de quémander de quoi mal diner, cet homme, il avait « fait un coup » qui, au lieu de le conduire à Mazas, lui procura bientôt les moyens de monter une maison de banque. Il roulait équipage à présent, et ceux qui le fuyaient jadis se disaient ses meilleurs amis, car il brassait toutes sortes d'affaires au profit desquelles ils briguaient d'avoir part.

Or il y avait, en province, un notaire qui, comme d'autres — plusieurs! — s'était avisé de s'enrichir en trafiquant des valeurs publiques avec les dépôts de ses clients. Et comme il opérait par l'entremise de Flaxelle, il se trouva nécessairement qu'un matin il n'eut plus que l'embarras du choix entre se brûler la cervelle ou s'entendre condamner aux travaux forcés. Par bonheur, il avait une fille gentille, bien élevée, qui faisait parfaitement les confitures et jouait sur le piano les *Cloches* de Lefébure-Wély, quand son père avait du monde à diner. Le sort cruel fit que Flaxelle la vit, l'entendit et goûta de ses confitures. Aussi proposa-t-il à l'imprudent tabellion de le tirer de passe, à condition de devenir son gendre. Et Marianne — ainsi s'appelait l'infortunée! — se sacrifiant, mit sa petite main propre dans la patte du sauveur qui la conduisit au pied des autels où, pleurant à chaudes larmes, elle lui jura fidélité, si dur et invraisemblable que cela pût paraître.

Cependant, elle était sincère. Durant plus d'un an, elle surmonta les heurts, la grossièreté, le cynisme de ce plat-pied. Mais



celui-ci, s'acharnant à lui amener son ami Jehan Duchainoy..., qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse! La mignonne avait tant de chagrin!...

Rien ne dure, hélas! Flaxelle était méticuleux sur ce qui le concernait, si bien que, prenant Jehan à part, il lui dit :

« Je t'aime beaucoup. Seulement, on dit partout que tu me trompes avec Marianne. Ça me taquine; mets-toi à ma place! Aussi faut-il te marier, mon ami.

— Me marier! répondit le jeune homme. C'est vite dit; je n'ai plus le sou!...

— Raison de plus! Écoute : tu as hérité de trois cent mille francs; tu les as « bouffés », naturellement. Mais ce n'est pas écrit sur ton chapeau. Eh bien! je te les fais jusqu'au lendemain de la noce.

— Bon; mais qui épouser?

— « La Petite ».

— Blanche Waldher?

— Son père lui a laissé un fort sac que, dès lors, tu auras charge d'administrer. Tu en places une bonne partie dans ma maison. En deux ans je te constitue une fortune personnelle et, devenu mon associé, les méchants propos tombent. Réfléchis. C'est ça ou je t'ai assez vu : adieu, Jehan!

Quand Marianne apprit la « combinaison » de son mari, elle eut gros cœur.

« Décidément, soupira-t-elle, cet homme est mon mauvais génie!... »

Mais Jehan lui insinuant que ça ne changerait guère à leurs relations, elle ne démêla plus bien qui, des deux, était le plus canaille. Et, les méprisant également l'un et l'autre, ce lui fut une consolation. Moins chagrine que vexée désormais. Et puisque aussi bien la pauvre s'acclimatait aux mœurs de l'entourage que le ciel inclément lui infligeait, elle ne regarda pas à user de légères perfidies pour empêcher la conclusion du mariage de son ami Jehan. Sans succès, à vrai dire. « La Petite » surtout faisait la sourde oreille, butée à mort sur une volonté : « Je serai sa cousine!... »

Sa mère n'y accédait pas volontiers, et, pour la première fois, entre elles, un nuage avait passé à ce sujet. Blanche sentait du mauvais vouloir dans les atermoiements. Le prince même, sollicité d'intervenir, avait été, à peu près, envoyé paître. Et, c'est drôle! quand Jehan faisait sa cour, Michel venait toujours sur le tapis.

« L'avez-vous vu, Jehan? Sait-il que nous nous marions? Où est-il? »

Une fois, le fiancé répondit :

« J'ai appris qu'il s'est installé dans la maisonnette de son père, à Étretat. »

Le soir même, « la Petite » déclara qu'elle s'ennuyait à Paris; qu'elle ne se sentait pas très bien, que l'air de la mer lui devenait nécessaire.

« Allons à Étretat, répondit aussitôt madame Waldher. »

Ce déplacement ravivait en elle des espérances, à mesure plus chancelantes, de vaincre l'entêtement de sa fille. Jehan, attaché d'ores et déjà à la banque Flaxelle, ne s'ancrerait plus tant dans la maison. Ce serait gagner du temps à tout le moins, distraire Blanche de sa turlutaine par un autre courant d'idées, d'habitudes, de fréquentations.

« Qui sait! » se répétait la belle veuve, qu'une sorte de mélancolie étreignait peu à peu.

Pourquoi? La perspective d'une séparation l'influait-elle à ce point? Il y avait de ça; mais il y avait bien autre chose! Une grosse chose qu'au prince seul encore elle avait osé confesser :

« Mon pauvre Davidowitch, je crois que j'ai ruiné « la Petite!... »

— Ah! mon Dieu!

— Pas de tout, bien sûr; mais...

— De combien?

— Je ne sais pas, mon bon Davidowitch!

Comment eût-elle su, l'hurluberlue! Tutrice à peine majeure d'une enfant qu'elle adorait, qu'elle voulait brillante, heureuse, elle avait mis sa maison sur un pied où le coulage prenait des proportions de torrent. Les voyages, les réceptions, la toilette, les fantaisies en coûtaient de l'argent! Bah! « la Petite » n'avait-elle pas deux millions! A cinq pour cent, voyons combien ça fait? Jamais elle n'avait pu s'en rendre compte au juste. Ça lui semblait beaucoup; voilà! Alors quoi? Refuser quelque chose à Blanche? se restreindre, la priver? Vous plaisantez!

Le pis est que, pressentant quelque trou, elle avait entrepris de le boucher. Bien facile! Elle s'en ouvrit à Flaxelle — un ami, Flaxelle!

« Dites donc, Flaxelle, quand vous saurez une bonne affaire, dites-m'en un mot, hein? »

— Comment donc! Mais tout de suite : c'est mon état!

Eh bien, voyez! ça n'avait pas marché comme on aurait cru.

« Attendez, ma bonne amie, dit le prince, je vais voir à cela. Ce n'est peut-être pas si sérieux que vous supposez. »

Son homme d'affaires y regarda. Biffre! il manquait une bonne moitié de la fortune de l'enfant. Chut! Quitte à emprunter, le prince arrangerait les choses, à petit bruit.

C'est qu'on était de vrais amis, elle et le prince. Elle lui en avait donné des gages : apprenant qu'il était gravement malade au loin, elle était partie toute seule, et sur l'heure, comme elle était, laissant à Blanche le soin de lui envoyer vêtements et lingerie de rechange. Deux cents lieues sans débrider, d'Étretat à Menton. Et une fois arrivée dans la chambre où geignait Son Altesse, se constituant garde-malade pour de bon, à l'exclusion de tous autres. Trois nuits debout, pour commencer. Quant aux suivantes, un matelas par terre, quitte à enfiler ses bas, à boucler

son corset devant lui. Qu'est-ce que ça fait ! il est si vilain ; si « vanné ! » Et allez donc ! les potions à la minute, tous les soirs, tous, sans éprouver de répugnance, le bichonnant, l'amusant, une fois le danger imminent conjuré. Puis, guéri, lui sur pied :

« Adieu, « la Petite » me réclame.

— Que faire pour vous remercier, Thérèse ?

— Embrassez-moi, nous voilà quittes.

— Si vous vouliez, pourtant !...

— Devenir princesse ? Non, Davidowitch. Je vous l'ai dit vingt fois ; je suis entièrement à ma fille. »

Ça compte, ces choses-là ! Aussi Davidowitch se mit-il en

quête d'un emprunt. Mais, voilà le hic ! Si disposés que fussent ses partisans, ils mettaient une condition :

« Monseigneur, il faudrait monter à cheval. »

Vous comprenez du reste : conspiration, coup d'État, la guerre civile. Drôle de présomptif ! Il y répugnait absolument. D'ailleurs quoi, au bout du compte ? Se faire prisonnier de majorités fluctuantes, subir des ministres qu'on déteste ou qu'on méprise ? Et puis... quitter Paris ?

« Trop cher Davidowitch ! répondit bravement la bonne Thérèse, quand le prince la mit au courant. Laissez, mon ami, je vais m'arranger. »



Et, de nouveau, elle confessa son embarras ; mais cette fois, à Flaxelle — un ami, Flaxelle !

« Dites donc, Flaxelle... »

— Eh ! chère madame ! répondit rondement le banquier, de quoi diable vous tourmentez-vous ! Tout remettre en ordre est simple comme bonjour. Jehan commencera par vous donner quittance intégrale de vos comptes de tutelle ; puis, avec ce qui reste de la dot, je me charge de la rétablir tout entière, en un tour demain... »

Voyez-vous si Flaxelle était un véritable ami !... Aussi la belle humeur rayonne-t-elle de nouveau sur les jolis traits de Thérèse. N'y pensons plus, tout est arrangé !

A Étretat, la saison battait son plein. Les *nurses*, au bonnet chamarré de coques multicolores, nouées à la nuque par deux vastes rubans qui leur chatouillaient le tendon d'Achille, se racontaient les ridicules et les écarts de leurs patrons. Assises à l'ombre, les institutrices anglaises, cheveux épars dans le dos, plongées dans la lecture de quelque *book* national, ne surveillaient pas du tout les marmots qui, attifés comme des poupées à l'étalage, se rôtièrent en plein soleil, tandis que, sous l'ombrelle, les mamans *flirtaient* en conscience, en attendant le concert ou la sauterie du casino, où déjà des messieurs du meilleur monde tournaient souvent le roi à l'écarté ; — manifestation de leur foi politique, assurément.

La première fois que, sur la plage, Blanche aperçut Michel, elle devint livide. Puis ses joues s'empourprèrent sous une réaction de colère contenue. Elle était assise avec sa mère et d'autres, non point Jehan. Jehan, commençant son métier, ne venait guère que par « le train des maris » et ce, avec Flaxelle, dont la femme était là. Michel approchait de ces dames. Se bornerait-il à les saluer en passant ? Non. En souriant il avançait, serra la main que

lui tendait Thérèse et prit possession de la chaise qu'elle lui indiquait.

Des mois s'étaient écoulés depuis la venue du jeune homme à la rue Prony. L'impression que « la Petite » lui avait faite s'était si bien dissipée, qu'il ne prit pas garde aux modifications survenues dans son aspect et sa tenue. Pas ça de poudre de riz, figurez-vous ; les yeux, les lèvres, laissés tels que le Bon Dieu avait eu la bonté de les lui faire, et les cheveux, collés aux tempes, dégageaient son front large et pur de lignes. Très simple, la robe, plus rien de voyant, de tapageur en sa mise. Elle ne se ressemblait plus ; presque une autre personne. On l'avait remarqué, commenté autour d'elle. Lui semblait ne pas s'en apercevoir. Elle en fut déçue, car elle s'était promis, tout à coup, de profiter du premier mot à ce sujet pour le confondre, quasi publiquement, en faisant semblant de lui attribuer ce retour à la modestie, puisqu'elle avait eu « l'avantage » d'entendre tout ce qu'il avait dit à son cousin du « petit monstre ridicule et sot » que celui-ci projetait d'épouser.

Ce fut bien pis, quand on parla ouvertement du prochain mariage. Le jeune homme ne manifesta aucune surprise, disant en avoir appris la nouvelle.

« De votre cousin, Monsieur ? »

— Non, Mademoiselle. Je ne l'ai pas rencontré depuis la soirée de Madame votre mère. A vrai dire, je me suis absenté de Paris deux grands mois, et je n'ai fait qu'y toucher barre avant de revenir ici. »

Les nerfs tendus, Blanche espéra faire naître l'occasion qui, par deux fois, lui échappait, en recourant à un gros mensonge :

« Il se propose, m'a-t-il dit, de vous prier d'être son garçon d'honneur... »

— Si je suis en France à ce moment, Mademoiselle, je le servirai en cela, bien volontiers.

— Si vous êtes en France!... répéta « la Petite » en le regardant dans les yeux.

— Il est, en effet, question de me renvoyer au Japon.

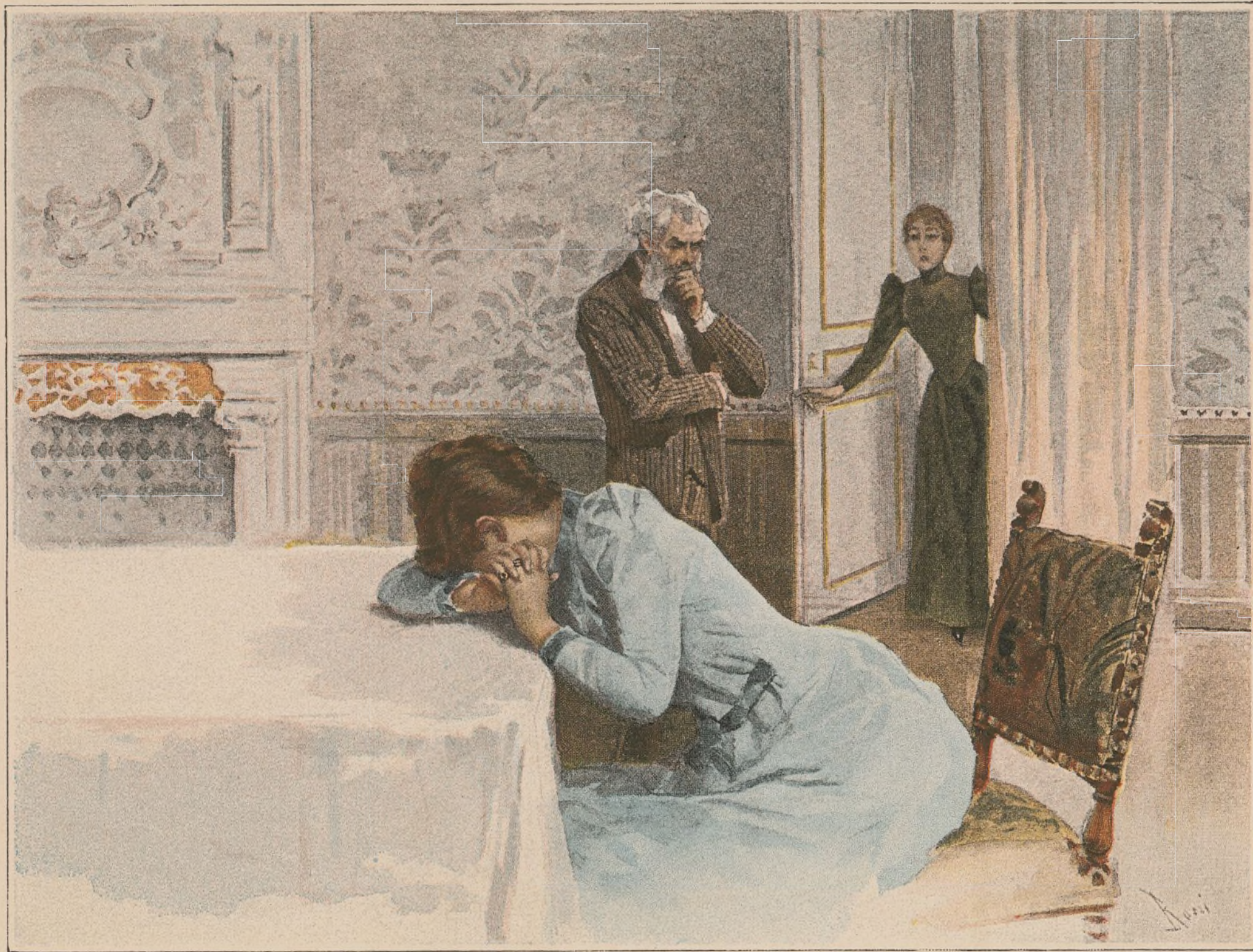
— Donc, sous cette réserve, vous acceptez?

— Sans doute, Mademoiselle. Pourquoi pas?... »

Eh bien! la voilà venue, l'occasion de lui jeter à la tête la contradiction de ses paroles d'aujourd'hui avec sa sortie de l'autre soir. Blanche l'avait cherchée; elle la tenait enfin!... Pourtant, elle n'en profita pas. L'accabler, là, devant tous, l'intimida subite-

ment. Si violente que fût sa rancune, elle admettait, par force, qu'il n'était pas de ceux qu'on puisse « exécuter ». Et puis, qu'eût-il pu répondre? Et elle voulait impérieusement qu'il répondit.

Eh bien! on dansait le soir au Casino; il promettait d'y venir. Elle l'obligerait à la faire valser, et, à ce moment, oui, à ce moment, il faudrait qu'il s'expliquât; qu'il dît pourquoi il la tenait pour un « petit monstre ridicule et sot »; pourquoi, « à moins d'être aveugle ou fou, un brave garçon ne pouvait en faire sa femme ».



« J'ai dit ça?... C'est vrai, je l'ai dit! fit le jeune homme très ému, atterré, quand enfin, le soir, après un tour de valse, elle se fut isolée avec lui, dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Ça, et... et... et... »

Tout! Elle lui répéta tout, presque textuellement, tant chaque phrase s'était douloureusement gravée dans sa mémoire. Mais, à mesure, l'accent de ses paroles, d'abord vibrant et fébrile, se modifiait, s'attendrissait, prenait des nuances plaintives. Et quand elle eut tout rapporté, c'est d'une voix altérée qu'elle ajouta :

« Que de chagrin vous m'avez fait, Monsieur! Il dure encore. L'oublierai-je jamais?... Allez! c'est mal à vous. Pour la première fois de ma vie, la haine m'a mordu le cœur. Qu'aviez-vous à nous reprocher? Notre entourage vous indisposait; soit! Mais par équité; par... charité, ne deviez-vous pas songer que ma mère, veuve à vingt ans, élevée en pays lointain, restait sans relations, sans guide, sans expérience, en face d'un monde dont elle n'avait pas notion, et qui l'éblouissait : quel refuge? Sans doute, faute de savoir, elle a accueilli des gens de toutes sortes; mais personne ne peut dire qu'elle ait donné de mauvais exemples, et, je vous l'assure, Monsieur, je suis une honnête fille. »

Elle avait levé sur Michel ses grands yeux clairs, qu'une larme commençait de noyer. Et lui, la gorge contractée, honteux, murmura comme en un sanglot :

« Pardon, Mademoiselle!... »

Le beau et bon sourire dont elle le paya!

« Alors, fit-elle, heureuse; vous voulez bien que je sois votre cousine?... »

Quand il l'eut ramenée à sa mère, il quitta vivement les salons. L'air lui manquait. Il avait besoin de respirer, de réfléchir, de se retrouver; car, aussi bien, son cerveau bouillait : marcher à travers le vent le tentait. Et puis, parvenu sur une terrasse qui dominait les jardins, il se sentit las et s'assit, appuyé des coudes à la balustrade, regardant la mer sans la voir; cherchant plutôt en lui. En vain, la secousse avait été trop troublante.

Presque personne dans les jardins. De petits groupes assis qui

chuchotaient, d'amour, peut-être; d'autres se promenaient en causant. L'un de ceux-ci — trois hommes, une femme — s'arrêta à peu près au-dessous de la place qu'occupait le jeune diplomate. Sans écouter, il entendait la conversation. Mais un mot lui fit tendre l'oreille : « La Petite ». C'est la femme qui le prononçait. Il se pencha, la reconnut à la lueur du gaz : Marianne Flaxelle. On parlait librement du mariage de Blanche et de Jehan. Pourquoi traînait-il? Qu'attendait-on pour le célébrer? Ils ne savaient. Mais déjà le mois dernier, le banquier, à qui son ami posait la question, lui avait répondu avec un peu de brusquerie :

« Tu en parles bien à ton aise! Comme s'il était commode de retirer trois cent mille francs, fût-ce pour quinze jours, d'un fonds de roulement, quand les liquidations sont si difficiles! Patiente un peu, que diable! Ah! les amoureux! »

D'ailleurs, il avait dû passer six semaines en Allemagne, en vue « d'un coup » qu'il montait en communauté d'intérêts avec des « débrouillards » de là-bas. Et il y fallait des fonds disponibles.

« Ma foi! dit un des compagnons de Marianne, il ne fait pas un mauvais rêve, ce « chançard » de Jehan. Il devait être assez près de ses pièces.

— Erreur! fit un autre, il apporte cent mille écus au contrat.

— Duchainay? Après « la fête » qu'il a menée? C'est des bêtises!

— Je le tiens d'un des clercs du notaire.

— Pourquoi riez-vous, chère Madame? Ce n'est pas vrai, hein?

— L'exacte vérité! répondit madame Flaxelle. Je suis en mesure de le certifier, puisque c'est mon mari qui lui prête la somme! »

Elle ne fut plus seule à rire. Ces messieurs trouvaient ça très amusant.

Quant à Michel, interdit sur le coup, un flot d'indignation le secoua aussitôt. Peu que ce fût son parent qui commît cette vilénie; c'est à Blanche qu'il pensa. Pauvre enfant! La laisserait-il duper, exploiter, tomber en telles mains? Non, par exemple!

Pourtant, à quel titre intervenir? Que penserait-elle, à présent, de son apparition à la consécration du mariage convenu? Et si, de nouveau, elle provoquait une explication, irait-il, pourrait-il dénoncer son cousin?...

Ah! tant pis! Avec celui-ci demain, il n'avait pas de ménagements à garder. Et puisque Jehan ne viendrait à Étretat que le samedi suivant — quat e jours à attendre — Michel rentra chez lui, garnit en hâte un sac de voyage et, gagnant la gare, sauta dans le train de Paris.

Les jours s'ajoutèrent aux jours. Le samedi venu, Jehan ne parut pas. C'est à peine si le lendemain « la Petite » le remarqua. « Il aurait bien pu écrire ou télégraphier, dit madame Walther.

— Bah! fit Blanche; qu'est-ce que ça fait!... »

Mais au lieu du fiancé, ce fut le prince Davidowitch qui arriva le samedi d'après. Quoi qu'il fit pour paraître dégaî, son visage gardait l'empreinte d'une préoccupation sérieuse.

« Vous!... lui dit à la fin la veuve, vous avez quelque chose. Ah! ne niez pas, je vous connais si bien! »

Il avoua.

« Si vous voulez bien, ma bonne Thérèse, nous en causerons tous deux, après le déjeuner.

— Ah, ah! fit gaiement « la Petite », il paraît que ça ne regarde pas les petites filles. »

Davidowitch se tut, crainte de trahir son émotion. Il avait le cœur crevé.

D'elle-même, Blanche pressa le déjeuner, sentant que sa mère avait hâte de rester seule avec le vieil ami. Les y voilà. La jeune fille s'était retirée dès le dessert, légèrement inquiète, sans savoir pourquoi. Puis, là, dans un petit salon voisin, elle fut incommodée de son inaction. Tout à coup elle eut un violent serrement de cœur. Il lui semblait avoir entendu un sanglot. Eh! oui; sa mère pleurait. Elle s'élança.

« Blanche! pardon, cria Thérèse; pardon, mon enfant, j'ai dilapidé ta fortune; je t'ai ruinée, Blanche, pardon!... »

Et quittant son siège, la veuve, son beau visage trempé de larmes, fit mine de s'agenouiller. C'était la première fois que sa fille la voyait pleurer. Elle en fut comme folle. Et la contraignant à se rasseoir, elle se glissa sur ses genoux, la prenant à pleins bras, la couvrant de baisers, disant :

« Tais-toi! Tant pis! Tant mieux! Tu as bien fait. Je te respecte et je t'adore. Maman, maman, ne pleure pas! »

Qu'était-il survenu? Mon Dieu! rien que de simple et de logique. Flaxelle se faisant fort de combler la brèche pratiquée à la dot de Blanche, sa mère lui en avait confié le surplus. Par malheur, le mari de Marianne ne s'entendit pas avec ses confrères allemands. Or, comme d'autre part ses opérations répondaient

le plus mal du monde à son attente, il vit clairement qu'à liquider, c'est-à-dire : payer ses différences et restituer les dépôts de divers, c'était se retrouver Jean comme devant, retomber dans la misère, et se faire « blaguer » par-dessus le marché! Ah bien, non! Après tant de combinaisons, de projets, de tracassés, de soucis, il s'accorda d'avoir bien gagné quelque aisance. C'est pourquoi, se bourrant les poches, il avait filé comme un lapin : — « Au plaisir; débrouillez-vous, les « débrouillards », je m'en lave les mains; » ce qui, en vérité, n'était pas de trop.

Voilà ce qu'en d'autres termes exposa le Prince à la jeune fille, qui ne s'en émut pas.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, tout n'est peut-être pas perdu. Et puis... il y a six longtemps, ma chère enfant, que je veux être ton beau-père! ajouta Davidowitch en l'embrassant. Reste un point : ton mariage!... »

Blanche eut un sourire singulier. Et se refaisant gamine :

« Pitt!... » fit-elle, avec un petit haussement d'épaules.

Pour un peu, elle leur eût confessé la raison secrète de son obstination à s'unir à Jehan. Elle n'osa. Il aurait fallu dire qu'elle avait souffert; les affliger par là, non!

Quelque temps après, on lut dans les journaux que décidément M. Michel Lefranc retournait au Japon. Le lendemain le jeune homme se présenta. Il venait prendre congé sans doute, et bien que Blanche fût seule à la villa — mise en vente déjà — elle le reçut.

« Eh bien! Monsieur, dit-elle simplement, malgré tout, malgré vous peut-être, les événements vous donnent gain de cause : vous ne m'aurez pas pour cousine.

— Non, Mademoiselle; mais... »

Une sorte de hoquet nerveux lui coupa la parole, et par je ne sais quelle pénétration magnétique Blanche fut saisie d'une angoisse indéfinie.

« Mais?... répéta-t-elle machinalement.

— Voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme? acheva le jeune homme.

— Hélas! s'écria « la Petite » avec éclat de désespoir, c'est impossible. Que je sois pauvre, vous le savez, c'est peut-être ce qui vous décide. Mais votre générosité est stérile; je suis compromise. Par colère contre vous, par bravade, j'ai écrit...

— Des lettres. Les voici, répliqua Michel en les lui présentant.

— Vous les avez lues?

— Non.

— Lisez-les, oui, lisez-les, Monsieur, et puis... réfléchissez. »

Le temps s'était fait humide et froid. Il y avait du feu dans l'âtre. Michel y jeta le paquet de lettres. Alors, comme il lui tendait la main, « la Petite » la saisit dans les siennes et y déposa ses lèvres.

ÉDOUARD CADOL.

(Illustrations de L. Rossi.)



Allo ! Allo !

DRAME TÉLÉPHONIQUE A DEUX COMPARTIMENTS

PAR F. BAC



— Allo ! Allo ! Est-ce à M. Lecornu que j'ai l'honneur de parler ?



— Non, Léon. C'est moi. IL est sorti.



— Oh, bonheur ! Cher ange ! Je vous aime !



— Hem ! hem !



— Tu tousses, ma bien-aimée ! Mais ce vilain rhume ne t'empêchera pas de venir ce soir à notre petit rendez-vous !



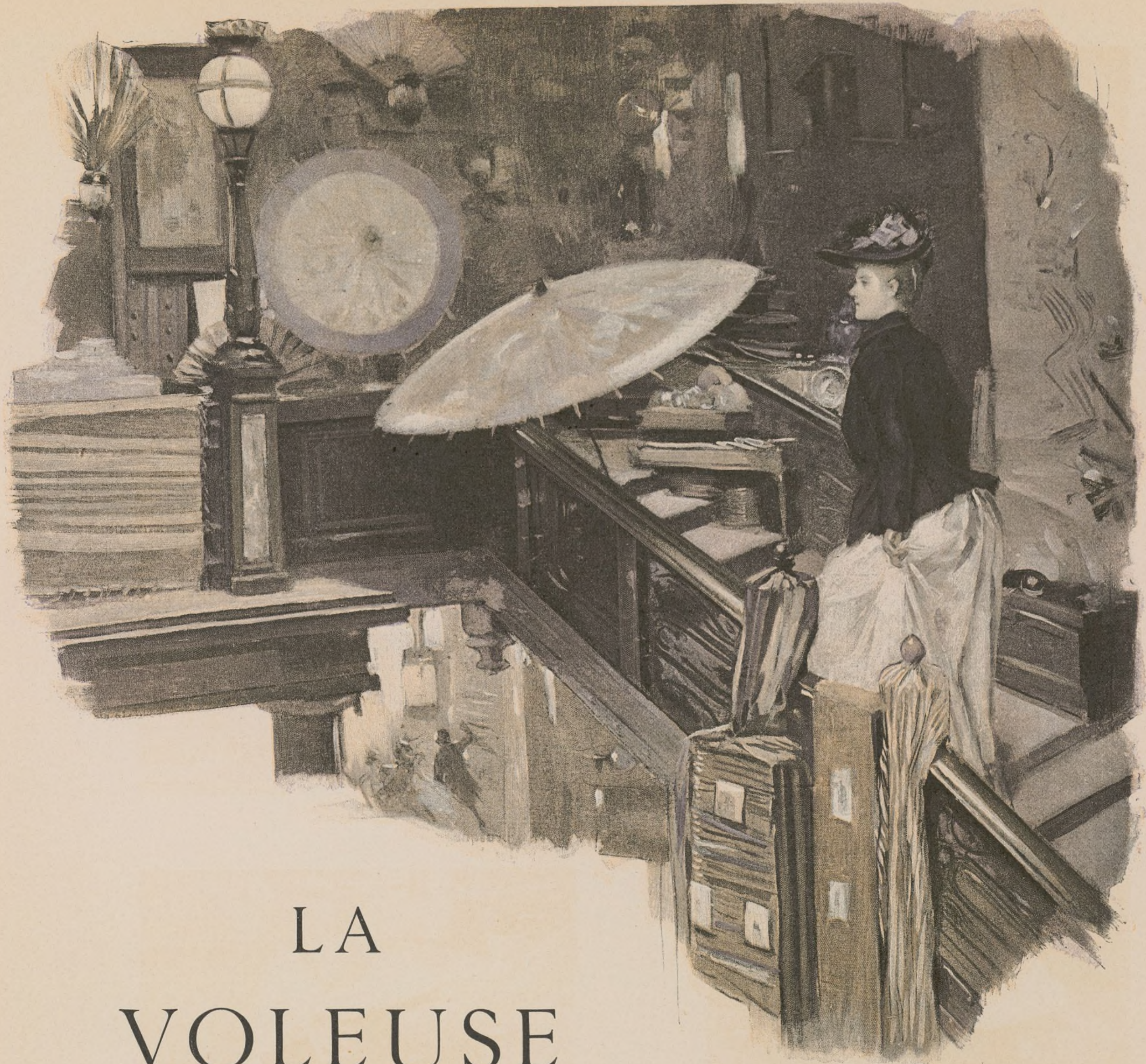
— ! ! ! ! !



— Allo ! Allo !

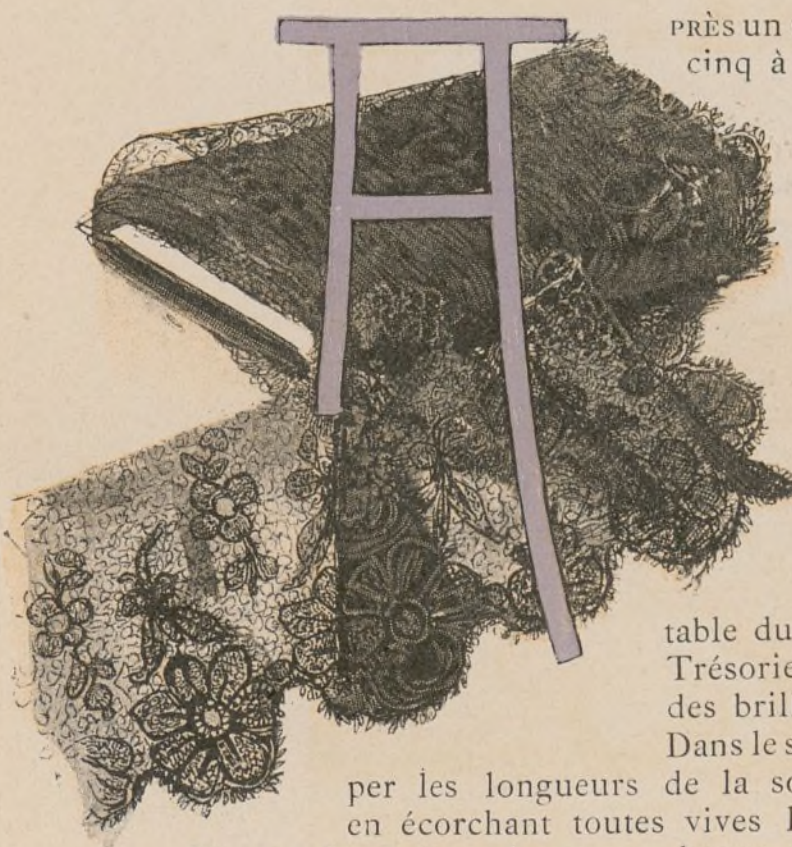


— Misérables ! ! !



LA VOLEUSE

PAR GEORGES OHNET



PRÈS un excellent diner, nous étions cinq à fumer, dans le cabinet de maître Bernard-Pellier, tous béatement assis sur de larges fauteuils, la tête renversée et lançant à intervalles réguliers des ronds de vapeur bleue vers le plafond. Il y avait là, outre le notaire notre hôte et moi, Duverney, le peintre des nudités modernes, Burat, l'avocat attiré des théâtres, la langue la plus redoutable du Palais, et le petit baron Trésorier, l'agent de change, un des brillants escrimeurs de Paris. Dans le salon, les dames, pour tromper les longueurs de la soirée, causaient chiffons, en écorchant toutes vives leurs plus intimes amies. Nous avions donc du temps devant nous, et une conversation ébauchée à table, au moment du dessert, et rompue par notre

sortie de la salle à manger, venait de se ranimer soudainement, grâce à la verve de Duverney, parti à fond de train dans une charge contre l'accaparement de tous les objets de luxe par la somptuosité sémitique.

— Il n'y en a plus que pour les Juifs ! disait-il. Tout ce qu'il y a de beau et de bon, sous le ciel et sur la terre, tout ce que les arts, le commerce et l'industrie produisent de plus brillant et de plus exquis, tombe fatalement dans leurs mains par la loi du plus offrant. Un tableau admirable, une statue parfaite sont-ils aux enchères ? La juiverie s'abat dessus. Ils sont absorbés, ils disparaissent dans les ghettos, on ne les revoit plus. Le titulaire d'une loge à l'Opéra meurt-il ? Immédiatement à la place d'une famille aristocratique, dont les droits étaient acquis depuis la création de l'abonnement, on voit apparaître une tribu, nouvellement enrichie à la faveur d'un krack, dont le nom finit en heim, en er ou en man, et qui a une façon de manier les lorgnettes qui prouve que le temps où on les offrait n'est pas très éloigné. Y a-t-il une belle terre à vendre, une belle chasse à louer ? Pour qui est-elle ? Pour un de la même bande. Enfin, tout ça est baron ou comte, quand ça n'est pas prince, et du Pape, encore ! Oui, Abraham, Isaac et Jacob vont demander des lettres de noblesse à Rome, et le représentant du Christ sur la terre les leur accorde moyennant finance.

— C'est une façon de leur faire rendre les trente deniers ! insinua Burat avec un sourire.

Le baron Trésorier qui, depuis un instant, donnait des signes d'impatience, ne put se contenir plus longtemps, et s'adressant à Duverney :

— C'est bête, tout ce que vous venez de nous dire là. C'est de la déclamation vide, tirée des récentes publications antisémitiques. Vous ne parlez pas en Parisien avisé et un peu sceptique que vous êtes, mais en hobereau valaque, illettré, crédule, et enragé, pour une dette criarde, contre les usuriers de sa petite ville. Voyons, que diable vous ont-ils fait, à vous, ces accapareurs en heim, en er ou man ? Ils achètent vos tableaux très cher, ils vous donnent à dîner et à danser dans leurs hôtels resplendissants de merveilles, ils vous conduisent dans ces chasses, que vous leur reprochez, et ils vous amènent au bout du fusil plus de faisans que vous n'en aviez vu voler dans vos rêves. Ils ont des femmes charmantes et des maîtresses aimables, dont ils vous font les honneurs, car ils ne sont même pas jaloux. Tout l'argent, qui fait leur crime, ils le dépensent pour votre bien-être, votre agrément et votre soulagement, car disons-le, hein ? — ce n'est que justice ! — leur charité est inépuisable et aveugle, elle ne choisit pas entre les chrétiens et les Juifs, pour ses bienfaits, et tous ceux qui souffrent, baptisés d'une façon ou d'une autre, sont égaux devant leur générosité.

— Ça, c'est incontestable, dit Bernard-Pellier, et rien ne les décourage, même l'ingratitude. Je connais, aux environs de Paris, tout un canton qui vit des libéralités d'une grande dame, juive de race, dont le brillant esprit et la divine bonté pourraient servir



VOUS SEUL POUVEZ ME SAUVER !

d'exemple aux plus fières chrétiennes. Il n'y a plus un pauvre à dix lieues à la ronde. Cette admirable femme va jusqu'à faire couper, lier et porter à domicile le bois de ses forêts pour que les gens du pays n'aient point à se donner la peine d'aller le chercher. Vous croyez qu'on lui est reconnaissant ? Allons donc ! Il n'est pas de petites taquineries, de mesquines vexations qu'on ne lui fasse subir. D'un mot, elle pourrait affamer tous ces coquins. Elle supporte les mauvais procédés et continue à faire le bien, pour le plaisir, par dilettantisme, et elle ne s'en vante pas dans les journaux, c'est par hasard qu'on le sait !

— Voyons, Duverney, la main sur la conscience...

— Dites : sur la palette, fit Burat... Les peintres n'ont plus de conscience... Il n'ont que de la couleur... Et encore !...

— En toute sincérité, enfin, reprit le petit baron Trésorier, croyez-vous, messieurs, que la philanthropie de nos coreligionnaires soit aussi simplement exercée et aussi exempte de goût pour la réclame ? Tenez, je vais vous raconter une histoire toute récente, et qui vous montrera une autre face de la question traitée si rudement par notre moderne Fragonard...

— Trésorier, pas de bêtises ! s'écria Duverney, avec un geste de protestation.

— Mettez : Boucher, et n'en parlons plus, fit Burat.

— Comment entends-tu : Boucher ? demanda le peintre en riant.

— Du côté de l'intelligence.

— Merci. Bien gentil ! Allez, Trésorier.

— Donc, dit l'agent de change, j'avais pour clients, depuis un temps déjà assez long, un jeune ménage italien, venu à Paris pour y mener la vie élégante. Le mari, très noble, ancien capitaine de cavalerie, démissionnaire au moment de son mariage. La femme, très jolie, très riche, ayant pour père un gros spéculateur enrichi dans les percements et les constructions qui ont bouleversé Rome et Naples pendant ces dernières années. Train de maison très soigné, rien de clinquant, comme le goût italien pourrait le faire craindre : un luxe sobre et sérieux. Le mari, pour augmenter son revenu, jouait à la Bourse, mais avec sagesse : des reports sur des valeurs solides et des primes bien établies. Enfin juste de quoi faire produire à ses fonds le petit douze pour cent des gens sans ambition. Le comte — je ne l'appellerai pas autrement, l'histoire est trop délicate pour que je dise le nom de famille — avait débuté avec moi par quelques ordres. Pendant l'été, nous nous étions retrouvés à Trouville, et là il m'avait présenté à sa femme. L'hiver suivant, j'avais dîné chez eux, avec du monde très bien. Et comme le comte avait une jolie chasse du côté de Grætz, nous étions devenus tout à fait bons amis. Il y a environ deux mois, je rentrais au bureau, vers trois heures et demie, après Bourse, lorsque, au moment de pénétrer dans mon cabinet, je fus arrêté au passage par le fondé de pouvoir de la charge qui, avec un air très étrange, me prévint qu'il y avait là une dame qui m'attendait. Une dame ? Quelle dame ?... Il ne la connaissait pas. Elle était très élégante, très jeune, et paraissait agitée par une violente émotion. Depuis une heure elle se tenait assise, près d'une fenêtre, regardant dans la rue, comme épouvantée. On dirait, prétendait mon associé, qu'elle a peur de voir arriver la police. Je pensai tout de suite à un coup de vitriol. Vous comprenez, quand on est un peu lancé dans le monde de la fête, on n'est pas sans avoir sur la conscience quelques petites peccadilles. Et aujourd'hui les femmes prennent tout tellement au tragique !... Je ne voulus cependant pas, devant mon fondé de pouvoir, sembler avoir de l'inquiétude ; je marchai délibérément vers la porte qui était entr'ouverte ; je risquai sagement un œil, mais aussitôt je m'élançai : j'avais reconnu la charmante comtesse italienne. Elle s'était levée brusquement et venait à moi les mains tendues, les yeux troubles, le visage bouleversé :

— Enfin vous voilà, dit-elle. Il y a si longtemps que je suis ici... Je craignais que vous ne vinssiez pas...

— Mais, madame, qu'y a-t-il donc ?... Et qui me vaut le plaisir...

Je m'apprêtais à madrigaliser. Elle m'arrêta net, d'un geste fiévreux, puis d'une voix sourde :

— Ne parlez pas, écoutez-moi. Ce que j'ai à dire est si douloureux que peut-être, dans un instant, je n'aurais plus le courage... Oui ! c'est bien cruel... mais il le faut... Vous seul pouvez me sauver !

— Vous sauver ?

— Oui. Taisez-vous, laissez-moi parler, et ne me regardez pas... Je ne trouverais plus la force de dire... ce qu'il faut que vous sachiez...

Entre elle et moi, il y eut un échange de regards effrayés. Elle, tremblante de ce qu'elle devait révéler, moi, inquiet de ce que j'allais apprendre. Car, pour que cette femme, fière, intelligente, habituée à tous les ménagements, à toutes les sécurités, se montrât en proie à un tel désordre moral, il fallait qu'elle fût placée dans une situation terrible, sous le coup d'un effroyable danger. Elle poussa un gémissement et des larmes brillèrent dans ses yeux ; je l'entendis murmurer :

— Oh ! Dieu ! En être réduite à un pareil aveu... Ne vaudrait-il pas mieux mourir ? Mais mon mari... mon fils !...

Elle se tordait les bras, et ses traits convulsés exprimaient le plus complet désespoir.

— Voyons, madame, dis-je avec émotion, expliquez-vous... puisque vous voyez en moi un sauveur possible... Ne me laissez pas dans le doute... N'y restez pas vous-même... Il est trop cruel ! Que vous est-il arrivé ? Que vous a-t-on fait ?

Elle pâlit, ses yeux se tirèrent au fond de sa tête, et, de ses lèvres frémissantes d'horreur, tomba cet aveu :

— Il y a deux heures, dans les grands magasins du *Paradis des Dames*, on m'a arrêtée... pour vol...

— Pour vol ? répétai-je, tellement le fait me paraissait invraisemblable, absurde.

— Oui, pour vol d'une pièce de dentelle...

— Et cette pièce de dentelle ?...

— On l'a trouvée sur moi.

— Quelque habile filou, se voyant surveillé, vous l'avait glissée à votre insu !...

— Non !



DANS LES GRANDS MAGASINS DU *PARADIS DES DAMES*

Ce « non » tomba, comme un pavé, sur mon cerveau. Je regardai avec stupeur cette femme bien née, soigneusement élevée, délicate d'esprit, raffinée de manières, qui se tenait, devant moi, morne, écrasée, et qui avouait que ce n'était pas, indépendamment de sa volonté, par un pur hasard, que cette dentelle volée se trouvait en sa possession.

— Alors ? balbutiai-je.

— Alors c'est moi qui l'ai prise, dérobée... volée !... s'écria-t-elle avec emportement.

— Vous, madame ?... Vous !

— Oui, moi ! Comment cela est-il arrivé ? Je n'en sais rien. Mais cela est cependant.

J'étais venue dans les magasins pour acheter différents objets... J'avais déjà parcouru plusieurs rayons, payé ce que j'avais acheté. Je m'en allais, lorsqu'en traversant le comptoir de la lingerie, mon attention fut attirée par une exposition de dentelles. Il y en avait de merveilleuses, et particulièrement un point d'Alençon, haut comme la main, d'un dessin royal... Je m'arrêtai à l'admirer. Le commis, empressé, m'engagea à mieux examiner. Il le déplaça devant moi, et, contrainte par une force incompréhensible, je m'assis machinalement. Il le



JE PRIS MON PORTE-CARTES ET LUI EN LANÇAI UNE PRESQU'AU VISAGE (p. 175).

maniant, le façonnait, le déroulait, l'étalait sur du velours, pour en faire valoir la splendide ordonnance, et, les yeux attachés aux fins méandres de l'harmonieux dessin, je demeurais comme fascinée. Je n'entendais plus la voix mielleuse et banale du commis, je regardais, j'absorbais par la vue la dentelle adorable. En moi le raisonnement était aboli, rien ne subsistait de mes instincts, de mes goûts, de mes habitudes, et, dans le vide de ma pensée, je ne trouvais plus qu'un immense désir de posséder le précieux tissu. Je le voulais, j'aurais tout fait pour le pouvoir emporter, il me le fallait, n'importe comment et sans délai. Le commis parlait toujours ; j'entendis qu'il disait : « C'est une occasion extraordinaire, le dessin est unique et ne sera jamais repro-

duit. Nous le donnons à douze cents francs le mètre... L'an dernier, il était marqué deux mille... Mais on ne veut que de l'imitation ! Il n'y a plus que les reines qui portent de pareilles dentelles... » Il y eut une nuance de dédain dans son accent. Il semblait dire : Une telle merveille n'est pas pour une femme d'un rang aussi ordinaire que le vôtre. Il ajouta : « Nous avons des Valenciennes très avantageuses... » D'un habile tour de main il replia son point d'Alençon, et, le laissant devant moi, il fouilla dans les grands casiers de chêne qui couvraient la muraille. Il rapporta tout un lot d'agréables chiffons et les déplaça, déroula, mania, avec autant de zèle insinuant que le chef-d'œuvre qu'il paraissait oublier, mais que je dévorais, moi, des yeux, toujours, sans distraction, comme un bête patiente qui guette sa proie. Un moment il fut distrait de son achalandage par l'arrivée d'un camarade qui lui demanda un renseignement. « Vous voyez bien que je suis occupé », dit-il avec impatience.

Cependant, comme l'autre insistait, il quitta la place, pendant une minute, après s'être excusé auprès de moi. Cette minute me suffit. Quand il revint, la pièce de point d'Alençon était sous mon manteau. Il me parut que ses regards se fixaient sur mon visage avec une insistance sarcastique et que le son de sa voix était changé. Entre le ton qu'il prenait, l'instant d'avant, avec la cliente, et celui dont il me parlait maintenant, une différence se notait pour moi. Devina-t-il donc que je venais de le voler ? Il ne pouvait m'avoir vue. Il me tournait le dos lorsque j'avais pris les dentelles. S'apercevoir de leur disparition était impossible. J'avais dû les prendre sous le tas des Valenciennes étalées. Et il ne touchait pas à toute cette marchandise. Il ne m'adressait même plus la parole, comme s'il pensait : c'est peine perdue, cette femme n'achètera pas. Elle vole !

Une chaleur insupportable me monta à la tête, et je souffris tellement que je serrai les dents pour ne pas crier. Je fus sur le point de rejeter la pièce d'Alençon sur le comptoir en lui disant : « Je voulais voir si vous vous apercevriez qu'elle manquait. » Une voix s'éleva, au fond de moi, qui criait : « Mais alors tu ne les auras plus ces dentelles qui t'ont tentée jusqu'au crime ! Il est impossible que tu les rendes. Il te les faut, tu les adores. Elles sont attachées à ta chair. On te torturerait en te les enlevant. Non ! non ! va-t'en ! sauve-toi ! emporte-les ! » Et je ne pus résister. Je n'étais plus moi-même, j'agissais entraînée par un instinct monstrueux. Je ne comprends rien à ce qui s'est agité dans mon cerveau affolé, et cependant je me souviens de toutes les phases de mon inconcevable chute morale avec une atroce précision. Je me levai et déclarai : « Décidément, rien ne me tente. » Je saluai le commis et, à travers la foule, je m'éloignai lentement, quoique j'eusse envie de courir, tant j'avais peur. Mon cœur battait à se rompre, mes jambes tremblaient, la sueur me coulait du front et je m'efforçais de sourire, je m'imaginais que les yeux de tous les gens qui m'entouraient, me croisaient, me coudoyaient, étaient dirigés sur moi. A cette seconde même, alors que je n'étais plus qu'à dix pas de la porte, une lueur de raison illumina ma pensée. Ce fut comme si un voile, me séparant du jour, avait été brusquement tiré. Je vis clair dans ma conduite, je jugeai l'acte que je commettais, j'eus horreur de mon passager égarement, je me retournai pour aller remettre la pièce de dentelle sur le comptoir où je l'avais prise. Une terreur, plus intense que celle précédemment subie, s'empara de moi. Si, au moment où ma conscience me sauvait, me ramenait à la sagesse, à la probité, on me surprenait, si, en réparant ma faute, je risquais de me perdre ? Non ! je n'irais pas en arrière, il fallait sortir, m'évader, rapidement, mais sans emporter l'objet dérobé, sans être une voleuse. Je pris les dentelles, et, les faisant glisser le long de mon manteau, je les laissai tomber à terre. Aussitôt j'entendis une voix qui disait : « Madame, vous perdez quelque chose... » Je levai les yeux et restai clouée au sol. L'employé du rayon de lingerie était à mes côtés. Il souriait toujours. Je balbutiai : « Ce paquet n'est pas à moi. » — « Si, pardon, il est à vous. Il sort de votre manteau... » Des curieux s'assemblaient déjà, le regard avide d'un scandale. Je m'écriai : « De grâce, monsieur... pas ici ! » L'employé me comprit, s'inclina, et me faisant passer devant lui, il me poussa dans un couloir. Une porte s'ouvrit. J'étais dans le cabinet d'un inspecteur. Que vous dirai-je, pour vous expliquer mon épouvante, mon désespoir ? Quelles supplications n'adressai-je pas à cet homme qui tenait, dans ses mains, mon honneur, ma vie, l'avenir des miens ! Il m'écouta, froidement, et, à mes prières, à mes larmes, il ne sut répondre que ces dures paroles :

— Nous connaissons cela ! Tous les jours on nous raconte cette histoire-là... Vous comprenez que nous ne nous y laissons plus prendre !... On nous vole pour des milliers de francs de marchandises, chaque mois... Il faut que nous soyons sévères, ou c'est la ruine ! Qui êtes-vous, madame ? Donnez-moi votre nom et votre adresse.

Je criai :

— Jamais !

— Alors je vais vous mettre dans les mains du commissaire de police...

— Mais, monsieur, vous avez un chef... Menez-moi chez le directeur des magasins.

— Impossible ! Cela nous est expressément défendu... M. Bon-temps ne peut perdre son temps à écouter les boniments que débitent tous ceux qui se font prendre... Cela arrive dix fois par jour !... Allons, madame, décidons-nous. Le nom, l'adresse, ou le commissaire de police...

Je compris que je n'obtiendrais rien de ce serviteur, esclave de sa consigne et endurci par la quotidienne répétition de la même scène. Cependant je ne pus me résoudre à parler, à prononcer mon nom jusqu'alors honoré, et, comme l'inspecteur poussait devant moi une feuille de papier, brusquement je saisis une plume sur la table, et, d'un trait, j'écrivis ce qu'il demandait. Il regarda la signature, et, dans ses yeux, je lus le soupçon d'une tromperie : il croyait à un faux nom. Moi je n'y avais pas pensé ! Révoltée, je pris mon porte-cartes et lui en lançai une presque au visage. Il sourit, en se voyant si bien compris, et, se baissant, d'une grande et régulière écriture d'ancien sous-officier, il traça cette mention au-dessus de mon nom : « Arrêtée pour vol de dentelles. »

Je sentis, comme une flamme, le sang me monter au visage, et, me jetant sur la porte, je m'enfuis hors du bureau et du magasin.

Le petit baron Trésorier se tourna vers ses auditeurs qui, très pris par le récit, en avaient oublié leur cigare.

— Vous êtes empoignés ? dit-il. Je l'étais, moi, bien davantage ! Car d'entendre raconter cette aventure par son héroïne frémissante, il y avait vraiment de quoi perdre son sang-froid. Je regardais cette femme, pâle, bouleversée, hors d'elle-même, et je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un cauchemar. J'ai assisté, dans ma carrière financière, à bien des scènes émouvantes. Vingt joueurs, menacés d'être exécutés à la Bourse, se sont jetés à genoux sur le parquet de mon bureau, en me déclarant que si je ne les sauvais pas, ils se brûleraient la cervelle en sortant de chez moi. J'ai eu pitié de quelques-uns ; j'ai été inexorable pour la plupart. Ceux que j'avais épargnés m'ont repincé une seconde fois ; aucun de ceux que je faisais sauter ne s'est tué. J'étais donc bronzé et peu enclin à me laisser attendrir. Mais l'Italienne était si admirablement belle dans son désordre, elle s'abandonnait avec une telle sincérité, que je m'échauffai pour sa cause, et que j'en vins à partager son désespoir. Je lui dis :

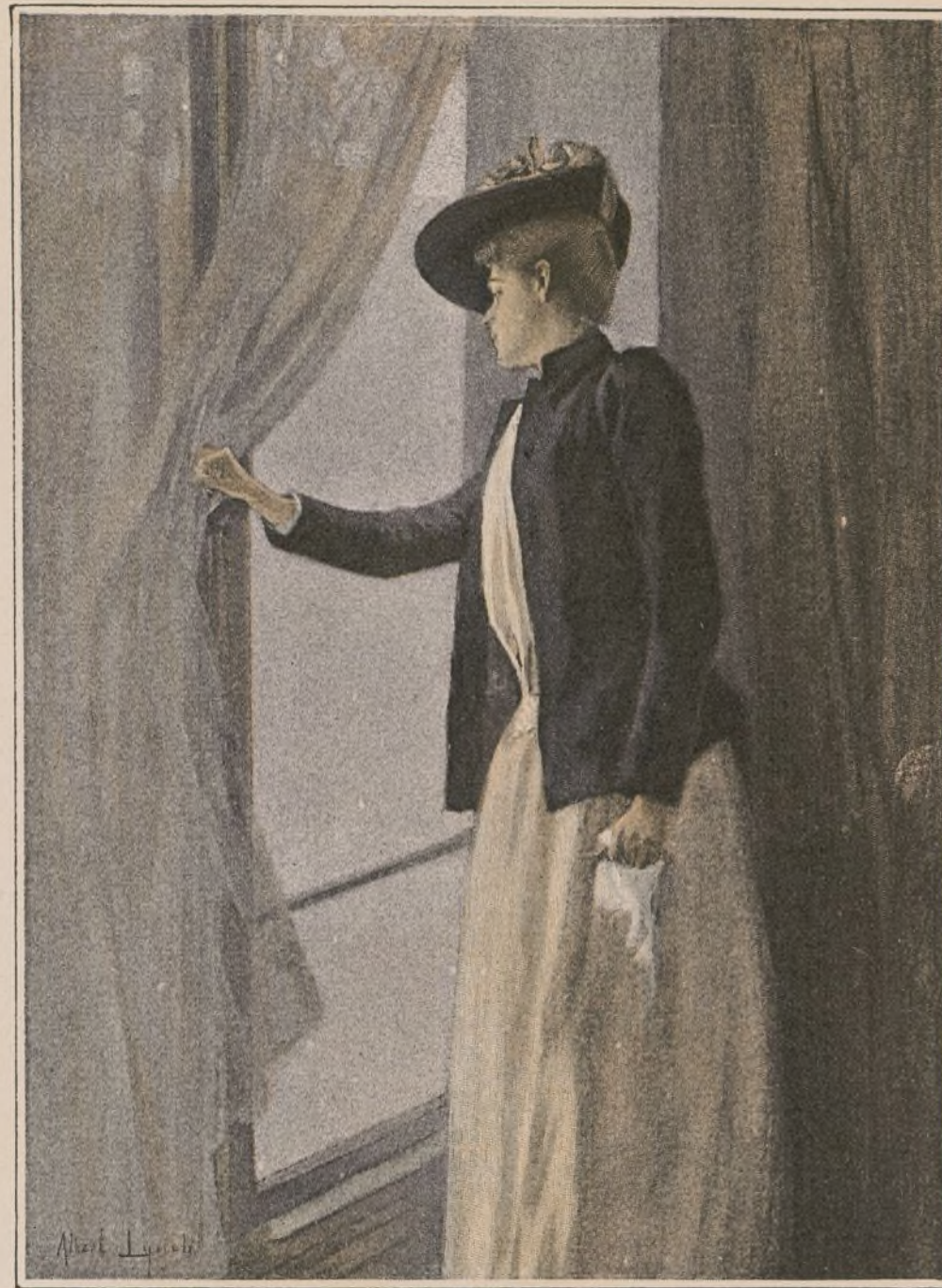
— Eh bien ! madame, une fois dehors ?

— Une fois dehors, en face de moi-même, maîtresse de réfléchir, de juger ma situation, je crus que j'allais devenir folle. Prise comme au piège, dans le premier moment, je n'avais vu que l'horreur de paraître devant la police, d'aller en prison peut-être. J'avais voulu, avant tout, échapper à cette honte publique, j'avais préféré le déshonneur secret, j'avais écrit tout ce qu'on avait exigé de moi... Mais, en sortant, en me retrouvant à l'air libre, je fus foudroyée par cette pensée que, dans les mains d'un être vivant, une preuve matérielle, infamante, ignominieuse, existait, qui pouvait retomber à toute heure sur moi et révéler ce que j'avais fait, et je me suis accablée de reproches. Je me suis trouvée lâche et stupide. Cet homme avait voulu m'effrayer. Il n'aurait pas exécuté sa menace. Et, s'il l'avait exécutée, le commissaire m'aurait écoutée, comprise, aidée à sortir de l'horrible situation. Enfin, s'il s'était montré implacable, j'aurais demandé à voir le Préfet... Ces gens-là ont des pouvoirs, n'est-ce pas ? Ils peuvent prendre sur eux de sauvegarder l'honneur d'une famille ! On le sait bien !... Et c'est à cela que doit servir l'autorité. Ou, alors, à quoi est-elle bonne ? Amenée en présence de celui qui aurait été vraiment maître de mon sort, je me serais jetée à ses pieds... j'aurais trouvé les mots qu'il fallait pour l'attendrir... Et il m'aurait sauvée ! Tandis que maintenant !... J'étais, à ce moment-là, sur le Pont-Royal. J'aperçus devant moi la Seine qui roulait, troublée comme mon âme, fangeuse comme ma pensée. Et le désir de m'y jeter, pour m'anéantir dans cette boue si semblable à moi-même, me passa par l'esprit. Je la repoussai avec horreur. Non par crainte de la mort, mais par dégoût du scandale que cette fin ignoble causerait. Je me suis sauvée à travers les Tuileries, parlant tout haut, pleurant, si effarée qu'on se retournait sur mon passage. A la rue de Rivoli, j'ai pris une voiture pour rentrer chez moi. Mais en route, l'impossibilité de réparaître devant mon mari sans que cette affreuse affaire soit arrangée s'est imposée à mon esprit. Mais l'arranger, comment ? J'y étais impuissante : je ne l'avais que trop sûrement constaté... Alors, à qui m'adresser ? Mon père est en Italie... Je n'ai, ici, ni parents ni amis à qui je puisse me confier... La voiture passait devant votre porte, votre nom se présenta à mon souvenir : ce fut comme une manifestation du ciel. Je me rappelai votre bonté, la délicatesse de votre caractère, votre situation exceptionnellement honorable... Tout concourait à faire de vous l'homme capable de me protéger... Que vous dirai-je de plus ?... Je suis montée vous attendre... Je vous ai tout dit, et, après cette confession si douloureuse, vous comprendrez que je n'ai plus d'espoir qu'en vous, et que tout ce qui dépend de moi : l'honneur et le bonheur des êtres que j'aime, leur vie et la

mienne, ce que j'ai de plus précieux, de plus cher, vous pouvez le sauver ou le perdre !

— Et comment ?

— Je ne sais pas. C'est à vous de trouver un moyen. Vous me



JE SUIS MONTÉE VOUS ATTENDRE...

voyez à bout de forces, d'intelligence et de courage. Pensez pour moi, agissez pour moi. Faites ce que vous voudrez, mais sauvez-moi !

— J'y suis, croyez-le bien, tout disposé. Mais réfléchissons un peu.

J'étais, vous le concevez, extraordinairement troublé, et je cherchais, dans le désarroi de mes idées, à découvrir quelle voie suivre, à peu près sûre, pour tirer d'embarras cette séduisante coquine qui se tenait debout, attendant, les yeux fixés sur les miens avec une expression d'angoisse indicible. Car, il n'y avait pas à en douter, c'était une coquine. Ma raison me le disait, protestant très fort contre ma compassion, et tâchant de me ramener à mon scepticisme habituel. Mais rien ne devait prévaloir contre l'excitation singulière que me versait le regard terrifié des yeux et la crispation farouche des lèvres de cette diablesse. Ce fut elle qui se chargea de me tracer le plan à suivre, car, dans sa profonde détresse morale, elle était encore plus lucide que moi, dans ma simple émotion.

— Il ne faut pas que cette pièce signée de moi reste une heure de plus dans les mains de ces gens-là, dit-elle avec autorité. Si vous êtes sincèrement décidé à tout faire pour me rendre la sécurité, vous irez immédiatement trouver le directeur... ce M. Bon-temps... Il vous recevra... Vous lui direz ce que vous jugerez nécessaire, et vous me rapporterez le maudit papier...

Je risquai timidement :

— Mais c'est qu'il est près de cinq heures, et c'est aujourd'hui liquidation de quinzaine.

Elle me toisa, et je lus sur son visage que ma liquidation était bien peu de chose, comparée à la sienne. Et c'était rigoureusement vrai.

Je pris donc mon chapeau sans plus résister, et dis :

— J'y vais. Attendez-moi là.

Elle me tendit la main, la serra avec une force nerveuse extraordinaire, et, poussant un soupir, se laissa tomber dans un fauteuil. Quatre à quatre je descendis l'escalier, donnai l'adresse des grands magasins et sautai en voiture.

— Ah ! je commence à saisir la philosophie du récit de notre excellent ami Trésorier, dit Burat. Nous allons voir apparaître le

sieur Bontemps, seigneur du calicot, prince des gants à vingt-neuf sous, potentat de la soie tramée coton, rival de Géraudel pour la réclame, et Dieu à la quatrième page des journaux. Du reste, riche à millions...

— Et n'attachant pas ses chiens avec des saucisses, dit Duverney. Il m'a marchandé pour son portrait, comme si j'étais un peintre d'enseignes !

— Et tu t'es laissé rouler ?

— Oui, mais je lui ai fait tous les accessoires du tableau en or. Le fauteuil est en or. La table est en or... J'avais risqué même un nez en or, mais il ne l'a pas trouvé « comme dans la nature »,

alors je l'ai passé au rouge ! Il a l'aspect d'un marchand de vin !

— C'est assez ressemblant ! dit Trésorier en riant. Tel il m'apparut, dans son vaste cabinet, l'air narquois et satisfait, en homme sûr de sa fortune et de sa puissance.

Quand je me nommai, il eut cependant un hochement de tête familièrement condescendant. De prime abord il me déplut, et c'est assez brusquement que j'entamai la conversation :

— Monsieur, il y a quelques heures, une dame, de mes amies, par une circonstance qu'il m'est impossible de m'expliquer, a été arrêtée dans votre établissement par un inspecteur...



— C'EST ACCEPTÉ ! (p. 178).

Les lèvres de M. Bontemps eurent un sourire. Il m'interrompit par cette interrogation qui précisait la question :

— Une voleuse ?

— Une malade, une égarée, irresponsable à coup sûr, car sa situation sociale, son éducation, sa famille...

— Une voleuse, répéta avec une glaciale tranquillité le marchand de nouveautés.

— Soit, une voleuse. En faveur de laquelle je viens solliciter... Un de vos inspecteurs lui a fait signer une déclaration...

— C'est l'usage.

— Pour les délinquantes de profession. Mais j'imagine que vous ferez une distinction entre le cas d'une femme hallucinée et qui, d'ailleurs, au moment où elle a été surprise, rejetait le corps du délit, et une créature dont le vol est l'unique occupation. Si vous saviez qui est cette dame...

— Je n'ai pas encore les procès-verbaux entre les mains...

Il sonna : un employé parut, courbé comme devant un souverain. Bontemps dit :

— Envoyez-moi l'inspecteur en chef.

L'employé sortit.

— Je n'ai pas besoin de vous déclarer, monsieur le baron, reprit le marchand de nouveautés, que tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous être agréable...

— Mais ce que je viens vous demander est fort simple, et il dépend de vous, uniquement, que je l'obtienne. Vous avez, en la circonstance, les magnifiques attributions d'un roi...

— Je le flattais, car j'avais deviné la vanité énorme de ce cuistre. Il se rengorgea et prit un air de suffisance intolérable, mais que je dus cependant encourager d'un signe de tête.

— Vous vous exagérez mon omnipotence, reprit-il, avec une fausse modestie pour laquelle je l'aurais volontiers giflé... Je ne suis pas seul maître ici... Je dépends de mon conseil d'administration.

— Pas pour un acte de générosité et de clémence.

— Pour tout ce qui touche à la bonne gestion et au développement de la prospérité de notre affaire commune...

Le gaillard se retranchait déjà, je le voyais bien, derrière une collectivité irresponsable, afin de pouvoir, tout à l'heure, me refuser à l'aise ce qu'il offrait, maintenant, de m'accorder. L'entrée de l'inspecteur coupa notre conversation. C'était bien le type

d'ancien fourrier que m'avait, en trois mots, dépeint la comtesse. Décoré de la médaille militaire, sanglé dans sa redingote noire, cravaté de blanc, moustaches grises hérissées, figure embrasée par le sang, oreilles gonflées et violettes comme des prunes. Il salua en soldat et attendit au port d'armes.

— On vous a tantôt, paraît-il, amené une dame élégante qui avait été surprise s'appropriant des marchandises nous appartenant...

— Oui, monsieur le Directeur, madame la comtesse de... Bontemps lui coupa la parole :

— Le nom importe peu, je ne veux pas le connaître. De quelle nature de marchandises s'agissait-il ?

— D'une pièce de point d'Alençon...

— Bien. Quelle impression vous a faite la... personne ?

— Mon Dieu, monsieur le Directeur, on ne peut pas avoir d'impression particulière. C'est toujours la même attitude et presque les mêmes paroles... Vous savez, les femmes, c'est très futé. Sitôt prises, elles n'ont plus qu'une idée, c'est de nous entortiller. Alors elles pleurent, elles supplient, elles se tordent les mains, elles parlent de leur mari, de leurs enfants et de leur mère. Mais si on



AVEC UN CRI DE JOIE, ELLE LE JETA DANS LE FEU (p. 178).

se laissait aller à les croire, elles riraient trop... Toutes des farceuses !... Et si on ne les surveillait pas, elles emporteraient, tous les jours, pour des mille et des mille de marchandises...

— Votre opinion, cependant, sur cette dame ?

— Mieux élevée, mieux vêtue, plus madrée que les autres... mais toute pareille !

Le Bontemps se tourna vers moi :

— Vous entendez, Monsieur ?

— J'entends.

L'inspecteur me jeta un regard.

— Monsieur vient au sujet de la dame ? Monsieur est sans doute de la Préfecture de police ? Alors Monsieur doit savoir...

Je restai pétrifié, sans trouver un mot à répondre. Comble de la sagacité : cet homme me prenait pour un mouchard !

Le marchand de nouveautés coupa court aux sottises de son employé, et d'un geste dominateur :

— Allez ! dit-il.

A peine l'autre était-il sorti, que je donnai cours à mon irritation :

— Quel fond pouvez-vous faire, monsieur, m'écriai-je, sur le jugement et le tact d'un homme qui vient, à l'instant, devant vous, de voir en moi un agent de police ? Je concède que ma qualité et mon rang social ne sont pas écrits sur mon visage, mais enfin, que diable ! je n'ai pas l'air d'un argousin ! Votre inspecteur est un balourd, incapable de sentir les nuances d'une situation, hors d'état de comprendre s'il a devant lui une innocente ou une cou-

pable. Et vous m'accorderez bien que pas une de ses réponses à vos questions, si claires cependant — je le flattais toujours ! — n'a eu cette netteté probante qui détermine les convictions. Il a l'habitude de voir des coquines ; dès lors, toutes les femmes qu'on lui amène sont des coquines. Il ne sait pas ce qu'il dit. Il n'a pas su ce qu'il voyait. Il a abusé de la terreur d'une malheureuse femme ! Et, dans tout ceci, il n'y a qu'un malentendu !

Le Bontemps n'avait pas bronché pendant mon plaidoyer. Son œil était voilé, sa bouche railleuse. Il répliqua simplement :

— Mais le papier qui est là, sur mon bureau, signé de votre cliente... Il est clair, lui ; sa rédaction ne trahit pas de malentendu.

Il l'attira et lut :

« Je reconnais avoir été prise en flagrant délit de vol... »

Je l'interrompis, cette lecture me faisait mal :

— Bon, nous savons ce qu'il y a d'écrit ; c'est ce papier, justement, qu'il faut anéantir.

Le directeur eut un haut-le-corps :

— Mais c'est notre seule sauvegarde ! Grâce à ce papier, nous sommes assurés que la coupable ne recommencera pas. Ou, si elle recommence, son cas, compliqué de récidive, devient fort grave. C'est ce sur quoi nous comptons en nous contentant, pour la première fois, d'une déclaration de ce genre. Quand je vous l'aurai rendue...

— Vous admettez donc, en principe, que vous me la rendez ?

— Pour vous être agréable.

Je respirai, j'avais bataille gagnée. Mais il restait à savoir dans quelles conditions. Car le commerçant qui paraissait devant moi n'était pas de caractère à capituler pour rien.

— Il ne sera pas dit qu'un homme aussi honorable que vous, monsieur le baron, aura pris la peine de venir jusqu'à moi, sans obtenir ce qu'il souhaitait. Mais il ne peut également être admissible qu'une maison comme la nôtre ait été victime de manœuvres dolosives — il se laissait de nouveau aller à sa faconde administrative — sans que celui qui a la charge de veiller sur les intérêts si considérables qui sont engagés fasse tout ce qui dépend de lui pour en assurer la sauvegarde. Vous avouerez bien qu'un délit a été commis?

— Délit non réalisé...

— Mais constaté, pour lequel réparation nous est due...

Réparation : le mot venait d'être prononcé. Il y avait un quart d'heure que je l'attendais. C'était la solution pratique mise à ma portée. L'affaire allait donc se traduire par des dommages-intérêts. Restait à les évaluer.

— Si je vous comprends bien, dis-je, vous m'indiquez que ce petit papier pourrait être racheté...

— Exceptionnelle condescendance de notre part, s'empressait-il d'ajouter, en faveur d'un galant homme à qui je désire complaire.

— Bien aimable ! Mais maintenant que nous sommes d'accord sur le principe et sur le fait, concluons. Combien ?

— La famille, m'avez-vous dit, appartient au grand monde ?

J'ajoutai vivement :

— Etranger !

Il répliqua rondement :

— Ça vaut moins cher, sans doute ! Mais ces gens-là sont riches ?

— De l'aisance, rien de plus.

— Enfin, ils ont voiture ?

— Oui, deux chevaux. Je ne veux pas vous tromper...

— Vous comprenez — nous sommes justes, — il faut que l'amende soit proportionnée à la situation des ayants-cause...

— Eh bien ? Cette amende, dans l'espèce, vous l'estimez à...

— Cinquante mille francs.

Je sursautai :

— Cinquante mille francs ! Ce n'est pas donné !...

— Uniquement pour ne pas vous refuser. Vous pouvez ne pas accepter la transaction ; le papier restera dans mon tiroir... Je ne m'en servirai pas ; il sera comme nul et non avenu.

— Nous tenons à le ravoir.

— Alors il faut le payer ! Et soyez bien assuré que ce n'est pas dans notre caisse que cet argent-là doit aller. Il sera déposé, par mes soins, et afin de vous en épargner la peine, à l'Assistance publique. On le répartira entre les vingt arrondissements de Paris. Pour les pauvres, monsieur le baron, pour les pauvres !

J'en crus à peine mes oreilles. Je levai les yeux sur le Bontemps, et il me parut transfiguré. Sa physionomie vulgaire s'était ennoblée et comme épurée. Le commerçant âpre au gain et dur à la détente prenait les proportions évangéliques d'un saint Vincent de Paul, et je lui cherchai un petit manteau bleu sur les épaules. Il souriait en me regardant.

— Eh bien ! monsieur le baron, est-ce accepté ?

— C'est accepté !

Je pris mon carnet et remplis vivement un chèque sur la Banque de France.

— Voici votre argent.

— Voici votre papier.

Nous fîmes l'échange. Il me salua, me tendit sa main, que je serrai avec empressement, et je partis. J'étais tout à fait revenu sur ma mauvaise impression première. Je trouvais le négociant très galant homme, et, du moment que l'argent était pour les pauvres, je ne jugeais point la somme trop forte. Il ne résultait pas moins de mon ambassade que je venais de verser cinquante mille francs dans la main d'un étranger, et pour une femme avec laquelle je n'avais que des relations mondaines. Tout en roulant, au fond de mon coupé, je commençais à réfléchir, et mon enthousiasme, un peu tombé, me laissait découvrir les premières conséquences de mon acte de générosité. Qui me prouvait que je reverrais jamais l'argent que je venais d'avancer ? Je n'avais aucun reçu établissant l'opération faite, et la jeune dame pouvait, après tout, manquer de délicatesse. Elle avait, en réalité, pris les dentelles. Hésiterait-elle à me faire tort de mes cinquante mille francs ?... Mais n'étais-je pas bien sot de me préoccuper ? Est-ce que je n'avais pas, dans ma poche, le fameux papier signé par elle ? Je cherchais un titre, une obligation, une reconnaissance. Lesquels vaudraient ce papier accusateur ?... J'eus un mouvement de révolte. Eh quoi ! songer à m'armer de cette pièce, dont le Bontemps lui-même déclarait qu'il ne se servirait qu'en cas de récidive. Étais-je donc moins raffiné que ce marchand, moins délicat que ce boutiquier ? Non ! J'avais avancé bravement de l'argent à une femme. Il fallait en faire mon deuil. Elle me le rendrait ou ne me le rendrait pas, à son caprice. D'ailleurs, serait-ce la première fois que j'obligerais une aimable personne ? J'avais souvent donné de plus grosses sommes, et dans des

cas moins romanesques, pour des entraînements moins excusables. Cependant, je revoyais la solliciteuse, debout dans mon cabinet, se tordant les mains. Elle était bien jolie, dans sa douleur... Bien jolie ! Et, après tout, pouvait-on savoir si elle ne serait pas reconnaissante ? Je fus encore mécontent de moi-même. Alors je songeais, maintenant, à vendre son salut à cette malheureuse créature ? Je ne répugnais pas à ce calcul : j'ai payé pour vous sauver, perdez-vous pour me payer ! Allons ! Décidément j'étais dans une mauvaise veine, et je n'avais pas impunément remué toutes les fanges de cette laide affaire. Quelques éclaboussures m'en avaient sali la pensée.

Comme j'aboutissais à cette désagréable conclusion, la voiture s'arrêta devant ma porte. Le mouvement doux et berceur avait, sans doute, favorisé mes coupables rêveries, car, en sautant sur le trottoir, je me retrouvai tel que j'étais en sortant du somptueux bureau de M. Bontemps. Je n'avais qu'un désir : rendre la sécurité à la pauvre femme qui m'attendait en proie à sa cruelle agonie morale. Je me réjouissais d'avance de sa joie, et je me hâtais, grimpant l'escalier quatre à quatre. Je poussai la porte battante de l'agence, je pénétrai dans mon cabinet... La belle Italienne était à la même place, elle ne semblait pas avoir bougé, immobilisée dans son horrible attente. Elle m'aperçut, se leva... Jamais, non, jamais, mes amis, je n'oublierai le regard avec lequel elle m'interrogea. Ce fut une flamme dont je sentis la brûlure jusqu'au fond du cerveau. Un courant magnétique dévorant, qui passa par tous mes nerfs, les fit vibrer, et me laissa inerte, incapable de prononcer une parole. D'un geste je lui tendis la déclaration signée de son nom. Elle la saisit brutalement, animale, comme si l'instinct de la conservation, uniquement éveillé en elle, lui enlevait la finesse et le charme de ses manières apprises et la ramenait à l'état de nature. Elle lut deux fois le papier, le palpa, s'assura bien que c'était le même qu'elle avait signé, qu'il ne pouvait y avoir de substitution ni de supercherie. Et, avec un cri de joie, le jeta dans le feu. Elle le regarda brûler avec une expression de bonheur intraduisible, puis, se tournant vers moi, les mains tendues, avec toute sa grâce retrouvée :



ELLE POUSSA UN SOUPIR PROFOND, ET COMME ANÉANTIE, SE LAISSA ALLER DANS MES BRAS (p. 179).

— Oh ! merci, de toute mon âme ! dit-elle d'une voix encore altérée par l'émotion. Ainsi, il a bien voulu le rendre ?

— Le vendre, répondis-je.

Elle recula d'un pas :

— Le vendre ?... Comment, le vendre ?... Il a osé...

— Oui, et je n'ai pas hésité, l'occasion s'offrait... je l'ai saisie...
 — Et combien ?
 — Cinquante mille francs !...
 — Et vous les avez donnés sur-le-champ ?
 — Il s'agissait de vous sauver !

Elle pâlit extrêmement. Le jour était presque tombé, et, dans l'obscurité grandissante du cabinet, ses yeux brillèrent comme des étoiles. Il y eut quelques secondes d'un silence pesant qui me causa une oppression singulière. Mon cœur battait à gros coups. Je tendis machinalement la main. Ma belle cliente la prit,

la serra, et sa peau veloutée était brûlante. Je la regardai. Elle poussa un soupir profond et, comme anéantie, se laissa aller dans mes bras.

La voix du petit baron Trésorier trembla, en prononçant ces paroles, comme s'il était encore sous l'impression troublante de cette étreinte.

— Oh ! oh ! s'écria Burat, vous vous arrêtez au bon moment, mon bel ami. Êtes-vous romancier, pour cultiver ainsi le « la suite au prochain numéro ? » Voyez dans quelle agitation vous nous laissez. Duverney est haletant, Bernard-Pellier transpire,



ELLE SE MIT A MARCHER SI VITE, DANS LES ROCHERS (p. 180).

et vous-même, à ce souvenir, vous avez un petit trémolo à l'orchestre... Voyons, sans retard, la scène scabreuse, s'il vous plaît ? Et du naturalisme, n'est-ce pas ? Les points sur les *i* ! Nous sommes entre hommes ! Ne nous faites tort d'aucune sensation.

— Eh bien ! Messieurs, au risque de vous paraître banal, je dois vous avouer qu'il n'y a pas eu de scène. J'avais sans doute épuisé en voiture toute ma perversité et, dans mon cabinet, à dix pas de mes employés, j'étais le plus moral des hommes. La belle Italienne incontestablement s'abandonnait. Soit détente complète de son système nerveux, soit excès de sa reconnaissance, pendant quelques minutes, elle fut à ma merci, complètement. Sa bouche était tout près de mes lèvres...

— Trésorier, vous devenez immodeste, interrompit Duverney d'un air effarouché.

— Ah ! c'est assommant ! s'écria le notaire ; Burat et Duverney ont jeté leurs plaisanteries au travers du récit de notre ami ; tout l'intérêt maintenant est perdu ! Enfin comment ça finit-il ?

— Voilà bien Bernard-Pellier, dit Burat, il lui faut un dénouement. Mais, notaire que vous êtes, dans la réalité, il n'y a jamais de dénouement. En connaissez-vous, des dénouements ? Il n'y a que les auteurs dramatiques qui en fournissent, et c'est parce qu'il faut absolument finir à minuit.

— Eh bien ! cependant, il y en a un à mon histoire, dit Trésorier, sans cela je serais sans excuse de vous l'avoir contée.

— Reprenez ça à la scène croustillante, s'écria Duverney : vous étiez, la dame et vous, dans les bras l'un de l'autre. Il y avait un baiser en l'air... Tombera-t-il, tombera-t-il pas ?...

— Rien n'est tombé ! J'ai eu le mérite complet de ma générosité...

— Quoi ! Pas le plus petit courtage ? Pas même au cours moyen ?

— Rien ! Ce qui s'appelle rien ! La dame s'en alla comme elle était venue, et je restai, avec cinquante mille francs de moins dans ma caisse, mais le souvenir de sa reconnaissance dans mon cœur. Cependant tout ceci n'est rien, et voilà où l'affaire devient piquante : J'avais repris le train-train de ma vie ordinaire, lorsque, deux jours plus tard, en ouvrant mon *Figaro*, le matin, mes yeux tombèrent sur un petit écho ainsi rédigé :

« Un acte de bienfaisance qui honore le haut commerce : hier, M. Bontemps, le directeur bien connu des grands magasins du *Paradis des Dames*, a fait remettre à l'Assistance publique la somme de cinquante mille francs pour être distribuée aux pauvres des vingt arrondissements de Paris. Ce remarquable administrateur, en faisant un si généreux emploi de son immense fortune, prouve ainsi qu'il n'a pas oublié ses laborieux commencements. »

— Ah ! je vois le coup, dit Burat, et je commence à saisir la moralité de l'apologue...

— Moi, poursuivit Trésorier, je restai d'abord stupéfait. Puis une pensée se fit jour dans mon cerveau : mais c'est avec mon argent que ce gaillard-là fait ses libéralités ! Mais, jusqu'à présent, le bienfaisant donateur c'est moi ! Car je ne suis pas remboursé, et je ne le serai peut-être jamais ! Mais la cession du papier, signé par la belle Italienne, en échange des cinquante mille francs, est une hideuse spéculation ! Mais c'est un pur chantage ! Mais ce drôle s'est superlativement moqué de moi ! M'excitant, de « mais » en « mais » j'en étais arrivé à un tel état de colère bilieuse et froide que je ne pus me contenir et que, sautant à mon bureau, j'écrivis ceci, sur un petit télégramme bleu :

« Monsieur, si vous aviez donné anonymement les cinquante mille francs que je vous ai remis, je n'aurais que des compliments à vous adresser. Mais, en vous attribuant le mérite d'une charité, qui ne vous coûte rien, vous avez commis une mauvaise action. Si, aujourd'hui même, vous ne m'envoyez pas un reçu de cinquante mille francs donnés, par vous cette fois, aux pauvres de Paris, demain vous trouverez dans le journal le récit de notre petite négociation. »

— Oh ! oh ! Et que fit le Bontemps ?

— Il me répondit aussitôt par un petit bleu ces simples mots :

« Si vous racontez l'histoire, vous me forcerez à nommer la dame. »

— Quelle canaille ! Comme il se gardait à carreau !

— Alors moi, je ripostai par cette dépêche définitive : « Si vous nommez la dame, demain, après-midi, j'irai vous cueillir à votre bureau par les oreilles et je vous calotterai devant vos employés. » Il se le tint pour dit et, le soir même, j'avais le reçu.

— Voilà ce que c'est que d'être connu pour tirer avec Méri-gnac ! On ne plaisante pas avec vous !

— Et, pour conclure, mon cher Duverney, j'en reviens à votre thèse, qui a été notre point de départ, vous voyez que parmi les Juifs on ne compte pas que des israélites et qu'il y a pas mal de chrétiens. La morale de ceci, c'est qu'on trouve de bonnes et de mauvaises gens partout, et que, dans un grand pays libéral et éclairé comme la France, les querelles de religion sont de mesquines puérilités.

— Amen ! Mais l'aimable voleuse, avec tout cela, qu'est-elle devenue ?

— La semaine qui suivit son aventure, elle partit pour l'Italie. Au bout d'un mois, je reçus de son père un chèque de cinquante mille francs, avec des remerciements vagues qui me donnèrent à penser qu'il ignorait dans quelles circonstances le service avait été rendu. Et je ne pensais plus du tout à notre jeune ménage italien, lorsque je reçus une lettre bordée de noir, dans laquelle le mari, avec une affliction profonde, m'apprenait qu'il venait d'avoir la douleur de perdre sa femme, en de tragiques circonstances. Depuis leur départ de Paris, la comtesse n'avait pas cessé de montrer une tristesse d'autant plus incompréhensible que c'était elle qui avait voulu retourner en Italie. A toutes les questions les plus affectueuses elle restait sourde. Par moments elle semblait faire effort pour sortir de sa sombre apathie ; elle était alors, durant toute une journée, pleine de charme et de grâce, comme autrefois, puis elle retombait dans son abattement. Enfin, pendant une excursion à l'île de Capri, après un déjeuner où elle avait secoué sa torpeur, une promenade les avait tous conduits au bord de la falaise. Elle s'était mise à marcher si vite dans les rochers qu'on avait peine à la suivre. On l'avait appelée, mais en vain. Sa silhouette se détachait, sur le ciel bleu, comme aérienne. Elle paraissait près de s'envoler. Tout à coup, sa robe claire avait disparu. Ils s'étaient élancés tous, mais, arrivés à la place où on l'avait aperçue pour la dernière fois, la falaise s'étendait déserte, et la mer, battant les récifs, murmurait seule dans le silence. Le soir, le flot l'avait rapportée à la grève : elle semblait dormir, et souriait, le visage calme, ainsi qu'au temps où elle était heureuse.

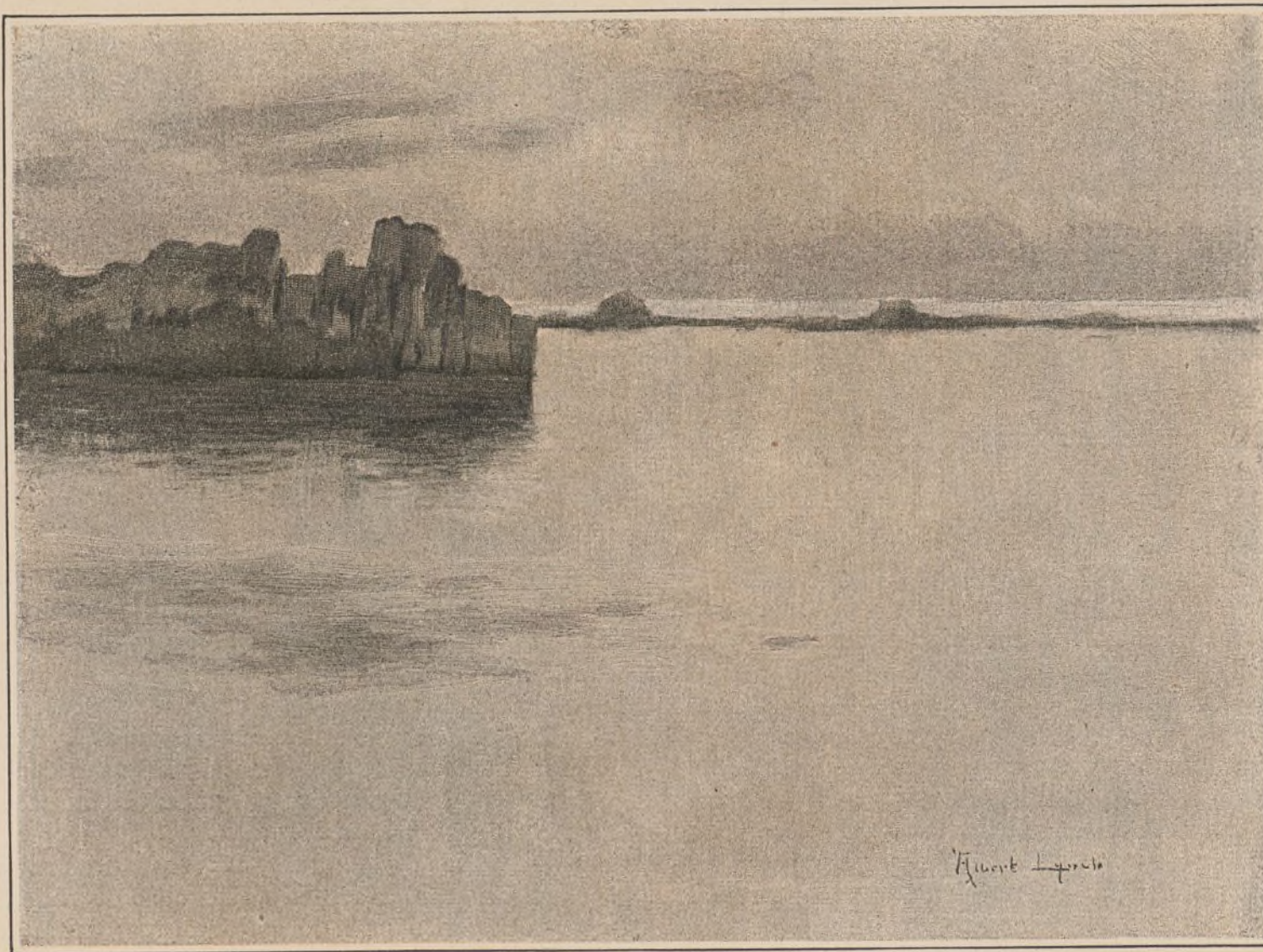
La lettre me tomba des mains : je revis la jeune femme avec ses beaux yeux suppliants, ses lèvres frémissantes ; mon cœur se serra et, sur ma joue, coula une larme de pitié et de regret.

Il y eut un silence que rompit la voix sarcastique de Burat.

— Bah ! dit-il, vous avez joliment bien fait de ne pas vous laisser aller à cette petite femme-là, vous n'en auriez eu que des ennuis. Elle était folle !

GEORGES OHNET.

(Reproduction interdite).





en...tre toutes les fem...mes — et Je...sus le — fruit de ses en...traîles est bé...ni — Sainte Marie

Mère de Dieu Sainte Marie Mère de Dieu pri...ez pour nous — pau...vres pécheurs maintenant et à

rit.
l'heure de no...tre mort! — Ain...si - soit — il —

pp
rit *a tempo*

CHARLES GOUNOD.





Guitares & Mandolines

Allegretto con moto

PIANO *f*

Dimin.

CHANT *Appassionato*

Gui - ta - res et man - do - li - nes Ont des sons qui font ai - mer.

p

Tout en cro-quant des pra - li - nes -

M.D.

f *p*

Pé - pa - se - lais - se char - mer - Quand, jetant dièses, bé - car - res, - Mandoli - nes et gui -

ta - res — Vi - brent pour la dé - sar - mer.

Man - do - line a - vec gui - tare — Accom - pa - gnent de leur bruit Les a -

- mants sui - vant le pha - re — De la beau - té dans la nuit.

Et Jua - na montre, fé - li - ne — (Gui - tare a - vec man - do - li - ne) Sa bouche et son

œil qui luit.

Ad lib. *a Tempo* *p* *fp* *pp* *Ad lib.* *a Tempo*

GULON Grav.

CAMILLE SAINT-SAËNS.



Figaro illustré

Avril-Décembre 1890.

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

I. — AVRIL

<i>Au Concours Hippique</i> , par CHARLES DELORT	I
<i>Au Lecteur</i>	II
<i>Le Mois Parisien</i> , par UN TEL; illustration de Madame MADELEINE LEMAIRE	II
Tout Paris : <i>Madame la duchesse d'Uzès</i> , portrait par TOUSSAINT	III
<i>L'Aventure</i> , jeu nouveau par GEORGES LAUN	IV
<i>Collaborateurs</i> , par JULES CLARETIE, de l'Académie française; illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH	I
<i>Romanitchels</i> , par JEAN RICHPIN; illustrations par GUSTAVE BOURGAIN	5
<i>A la Course!</i> par CARAN D'ACHE	8
<i>Le Fil d'or</i> , par HENRY GRÉVILLE; illustrations en couleurs de GORGUET	9
<i>La Scène à faire</i> , saynète en un acte par GRENET-DAN-COURT, illustrée d'après des photographies de Made-moiselle Réjane, par CHALOT	13
<i>Les Étoiles</i> , chanson d'enfants, musique de GEORGES FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY, illustration de ALBERT LYNCH	16
<i>Le Mariage de Pierrot</i> , pantomime bretonne, texte avec illustrations en couleurs de LOUIS MORIN	17
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Éclaireur</i> , 9 ^e régiment de hussards, 1809, par ÉDOUARD DETAILLE	
<i>Nous rentrons!</i> par JEAN BÉRAUD	
COUVERTURE :	
<i>Arlequine Fin de Siècle</i> , tableau de JEAN BÉRAUD; encadre-ment par SAINT-ELME GAUTIER	

II. — MAI

<i>En Batterie</i> , par ÉDOUARD DETAILLE (Salon de 1890)	V
Tout Paris : <i>Madame la duchesse de Mouchy</i> , par T. G.; portrait par CHAPLIN	VI
<i>Le Tableau d'Édouard Detaille</i> (Salon de 1890) par FRÉ-DÉRIC MASSON	VII
<i>La Vie de Paris</i> , par UN TEL	VII
<i>Le Train</i> , nouvelle figure de Cotillon, par M. D., dessin de JOB	VIII
<i>Le Souper de la Toussaint</i> , par AUGUSTIN FILON, illustra-tions en couleurs de FÉLICIEN DE MYRBACH	21
Les Rois chez Eux : <i>La Journée du Roi-Bébé</i> , par EUSEBIO BLASCO; portrait d'Alphonse XIII, par TOUSSAINT, illustrations d'ADRIEN MARIE	26
<i>A la Sainte-Luce</i> , comédie en un acte par QUATRELLES, illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI	29
<i>Les Pins sans cigales</i> , par JEAN RAMEAU, illustration en couleurs de E. BURNAND	36
<i>La Légende de Christophe Colomb</i> , par NICK BÉNAR, illustrations de CARAN D'ACHE	37
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Les Glaneuses</i> , de J.-F. MILLET ;	
<i>A la Sainte-Luce</i> , par LUCIUS ROSSI	
COUVERTURE :	
<i>Fleurs de mai</i> , fac-simile en couleur par GORGUET	

III. — JUIN

<i>Les deux « 1814 »</i> de MEISSONIER	IX
Tout Paris : <i>Madame la princesse de Caraman Chimay</i> , née Alice Ward, par T. G.; portrait par DESMOU-LIN	X
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRAND'VILLE	XI
<i>Le Tourlourou</i> , nouveau jeu de société, par G. LAUN	XII
<i>Les Livres</i> , par UN TEL	XII
<i>La Veuve d'Ulysse</i> , par HENRI BOUCHOT; illustrations en couleurs de F.-H. KAEMMERER	41
<i>Pour une bouffée de tabac</i> , monomime en trois scènes joué par GALIPAUX; illustration de V. LOISEAU; photogra-phies directes de Galipaux, par CHALOT	45
<i>La Chasse</i> , chanson d'enfants, musique de GEORGES FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY, illustration de ALBERT LYNCH	48
<i>Moichoud le Régicide</i> , par PAUL POIRSON; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	49
<i>L'Auberge des Quatre-Vents</i> , par N. QUELLIEN; illustra-tions de A. DEYROLLES	53
<i>Les Faïences patriotiques</i> , par PAUL EUDEL, illustré de photographies directes en couleurs	57
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>La Veuve d'Ulysse</i> , par F.-H. KAEMMERER	
<i>Le Cigare</i> , par EUGÈNE LAMBERT	
COUVERTURE :	
<i>Un coin de tribune au Grand-Prix</i> , par ALBERT LYNCH	

IV. — JUILLET

<i>Le Rêve</i> (scène du roman de Zola), par M. DE RICHEMONT; médaille d'or au Salon des Champs-Élysées de 1890	XIII
Tout Paris : <i>S. A. S. Madame la princesse de Monaco</i> , portrait par TOUSSAINT	XIV
<i>Le Doyen des armées françaises</i> , par FRÉDÉRIC MASSON; portrait de M. SOUFFLOT, par ÉDOUARD DETAILLE	XIV
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRAND'VILLE	XV
<i>Les Livres</i> , par UN TEL	XVI
<i>La Fée</i> , par ANDRÉ THEURIET; illustrations en couleurs de A. EDELFEIT	61
<i>Le Petit Monde des Théâtres</i> , par THIÉBAULT-SISSON; illustrations de PAUL RENOUARD	65
<i>Courses d'Hommes</i> , mœurs américaines, par ÉMILE BARBIER; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	69
<i>Au bénéfice de Monsieur Mayer</i> , par EDMOND COTTINET; illustrations de ROSSET-GRANGER	73
<i>Le Cheval mécanique</i> , chanson d'enfants, musique de GEORGES FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY; illus-tration de ALBERT LYNCH	76
<i>Atchoum!</i> pantomime en quatre séances par MAURICE VAUCAIRE; illustrations de LOUIS MORIN	77
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Seule au Rendez-vous!</i> par E.-P. METZMACHER	
<i>Marchande de Crevettes</i> , par J.-H. KAEMMERER	
COUVERTURE :	
<i>Canotage</i> , par ALBERT EDELFEIT	

V. — AOUT

<i>Le Spartiate Othryadas</i> , par M. P.-J.-B. GASCQ, premier Grand-Prix de Rome (sculpture)	XVII
<i>Le reniement de saint Pierre</i> , par M. DEWAMBEZ, premier Grand-Prix de Rome (peinture)	XVII
Tout Paris : <i>S. A. R. Madame la princesse Marguerite d'Orléans</i> , par G. C.; portrait d'après la dernière photographie de CHALOT	XVIII
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRAND'VILLE	XIX
<i>Le Pic</i> , nouveau jeu de plage, par LAUN	XX
<i>Jacinthe</i> , par THIÉBAULT-SISSON, illustrations en couleurs de GORGUET	81
<i>L'Écarteur de Bénaruc</i> , par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs par ALBERT LYNCH	86
<i>Les Étoiles filantes</i> , par CAMILLE FLAMMARION; illustrations de F. DE MYRBACH	89
<i>L'Angoisse</i> , par CAMILLE DEBANS; illustrations en couleurs de REJCHAN	93
<i>Potiron</i> , scènes de la vie de caserne, par GEORGES COURTÉLINE; illustrations de STEINLEIN	97
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Courses landaises</i> , par ALBERT LYNCH.	
<i>Pendant la Fenaison</i> , par PIERRE BILLET.	
COUVERTURE :	
<i>Sur la Plage</i> , par ALBERT AUBLET.	

VI. — SEPTEMBRE

<i>Les Somalis au jardin d'Acclimatation</i> , par T. G.; Photographies directes	XXI
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRAND'VILLE	XXII
<i>Le Tableau de Clouet</i> , du Musée de Cherbourg	XXIII
<i>Le Va-et-Vient</i> , nouveau jeu de plein air, par GEORGES LAUN	XXIV
<i>Le Fétiche</i> , par JACQUES FRÉHEL; illustrations en couleurs de MAURICE BOMPARD	101
<i>Briséis</i> , par JULES LEMAITRE; illustrations en couleurs de ROCHEGROSSE	106
<i>Colinet</i> , par JULES CLARETIE, de l'Académie française; illustrations de FELICIEN DE MYRBACH	109
<i>Notre-Dame d'Auray</i> , andante pour piano, par CHARLES DELIOUX; illustrations de JULES ADELIN	115
<i>Un Roman à la mer</i> , par F. BAC	117
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Hussard noir (1796)</i> , par FRANÇOIS FLAMENG.	
<i>Par-dessus les Moulins</i> , par CHARLES DELORT.	
COUVERTURE :	
<i>En Chasse</i> , par CHARLES DELORT.	

VII. — OCTOBRE

<i>Portrait de Sarah-Bernhardt</i> , par CLAIRIN; costumes de « Cléopâtre », par THOMAS	XXV
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRAND'VILLE	XXVI
« Cléopâtre », par OLYMPUS	XXVII
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XXVIII
<i>La Mangeuse d'hommes</i> , par J.-H. ROSNY; illustrations	

en couleurs de LORD EDWIN WEEKS	121
<i>La Vierge au Loup</i> , par JACQUES FRÉHEL; illustrations en couleurs par MAURICE BOMPARD	125
<i>Les Grandes Manœuvres, chez l'habitant</i> , par LUCIEN DESCAVES; illustrations en couleurs par EUGÈNE COURBOIN	129
<i>Les Rois chez Eux : La Reine d'Angleterre</i> , par MARIE DRONSART; photographies directes de Mrs. WILSON & Co, et de Mrs. HUGHES & MULLENS de Londres	133
<i>La Promenade de M. Robert</i> , par MAURICE VAUCAIRE; illustrations de JOB	139
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Revenant de la Rivière</i> , par RIDGWAY KNIGHT.	
<i>Fidèle Messagère</i> , par CORCOS.	
COUVERTURE :	
<i>Temps d'Automne</i> , par ALBERT LYNCH.	

VIII. — NOVEMBRE

<i>Plafond pour l'hôtel de Mademoiselle Laus</i> , peinture par TH. CHARTRAN	XXIX
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRAND'VILLE	XXX
<i>Le Concours de photographie du « Figaro »</i> ; reproduction directe des trois premiers prix	XXXI
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XXXII
<i>Le « Désiré »</i> ; la première traversée d'un bateau-poisson, par EMILE GAUTIER; illustrations en couleurs de FÉLICIEN DE MYRBACH	141
<i>Le Châh de Perse</i> , par JANE DIEULAFOY; illustrations en couleurs de LORD EDWIN WEEKS	148
<i>L'Héritage du docteur Mackinson</i> , illustrations de REJCHAN	153
<i>Celle que j'aime</i> , par THIÉBAULT-SISSON; illustration de ALBERT LYNCH	156
<i>Eux!</i> par MAURICE DONNAY; illustrations de COURBOIN	157
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Le « Désiré »</i> , par F. DE MYRBACH.	
<i>Les femmes du Châh de Perse</i> , par LORD EDWIN WEEKS.	
COUVERTURE :	
<i>Le Carrosse brisé</i> , par MAURICE LELOIR.	

IX. — DÉCEMBRE

<i>La Petite</i> , par ÉDOUARD CADOL; illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI	161
<i>Un Drame par téléphone</i> , par J. BAC	170
<i>La Voleuse</i> , par GEORGES OHNET; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	171
<i>Je vous salue Marie</i> , musique de CHARLES GOUNOD; illustrations en couleurs de GUILLAUME DUBUFE FILS	181
<i>Guitares et Mandolines</i> , paroles et musique de CAMILLE SAINT-SAËNS; illustrations en couleurs de MAURICE LELOIR	183
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Chargez!</i> par ÉDOUARD DETAILLE.	
<i>Sortie de Bal</i> , par GEORGES CLAIRIN.	
COUVERTURE :	
<i>Marchande de Fleurs au siècle dernier</i> , par FRANÇOIS FLAMENG.	

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

<i>A la Course!</i>	I	<i>Étoiles (Les)</i>	I
<i>A la Sainte-Luce</i>	II	<i>Étoiles filantes (Les)</i>	V
<i>Angoisse (L')</i>	V	<i>Eux!</i>	VIII
<i>Atchoum!</i>	IV	<i>Faïences patriotiques (Les)</i>	III
<i>Au bénéfice de M. Mayer</i>	IV	<i>Fée (La)</i>	IV
<i>Auberge des Quatre-Vents (L')</i>	III	<i>Fétiche (Le)</i>	VI
<i>Aventure (L') (jeu nouveau)</i>	I	<i>Fil d'or (Le)</i>	I
<i>Briséis</i>	VI	<i>Grandes manœuvres (Les)</i>	VII
<i>Caraman Chimay (Princesse de)</i>	III	<i>Guitares et Mandolines</i>	IX
<i>Celle que j'aime</i>	VII	<i>Héritage du Docteur Mackinson (L')</i>	VIII
<i>Châh de Perse (Le)</i> . — Les Rois chez Eux	VIII	<i>Jacinthe</i>	V
<i>Chasse (La)</i>	III	<i>Je vous salue Marie</i>	IX
<i>Cheval mécanique (Le)</i>	IV	<i>Journée du Roi-Bébé, Alphonse XIII (La)</i> . — Les Rois chez Eux	II
<i>Colinet</i>	VI	<i>Légende de Christophe Colomb (La)</i>	II
<i>Collaborateurs</i>	I	<i>Livres (Les)</i>	III, IV, V, VII, VIII
<i>Concours de photographie du « Figaro » (Le)</i>	VIII	<i>Marguerite d'Orléans (S. A. R. Madame la Princesse)</i> . — Tout Paris	V
<i>Courses d'hommes</i>	IV	<i>Mangeuse d'hommes (La)</i>	VII
« Désiré » (Le); la première traversée d'un bateau-poisson	VIII	<i>Mariage de Pierrot (Le)</i>	I
<i>Doyen des Armées françaises (Le)</i>	IV		
<i>Écarteur de Bénaruc (L')</i>	V		

<i>Moichoud le Régicide</i>	III	<i>Roman à la mer</i>	VI
<i>Monaco (S. A. Madame la Princesse de).</i> — Tout Paris	IV	<i>Romanitchels (Les)</i>	I
<i>Mouchy (Madame la Duchesse de).</i> — Tout Paris	II	<i>Scène à faire (La)</i>	I
<i>Mois Parisien (Le)</i> I, III, IV, V, VI, VII, VIII		<i>Somalis au jardin d'Acclimatation (Les)</i>	VI
<i>Notre-Dame d'Auray.</i>	VI	<i>Souper de la Toussaint (Le)</i>	II
<i>Petit Monde des Théâtres (Le)</i>	IV	<i>Tableau d'Édouard Detaille (Le).</i> — Salon de 1890.	II
<i>Petite (La)</i>	IX	<i>Tourlourou (Le)</i> (jeu nouveau)	III
<i>Pic (Le)</i> (jeu nouveau)	VI	<i>Train (Le)</i> nouvelle figure de cotillon	II
<i>Pins sans cigales (Les)</i>	II	<i>Uzès (Madame la Duchesse d').</i> — Tout Paris	I
<i>Potiron.</i>	V	<i>Va-et-Vient (Le)</i> (jeu nouveau)	VI
<i>Pour une bouffée de tabac.</i>	III	<i>Veuve d'Ulysse (La)</i>	III
<i>Promenade de M. Robert (La)</i>	VII	<i>Vie de Paris (La)</i>	II
<i>Reine d'Angleterre (La).</i> — Les Rois chez Eux	VII	<i>Vierge au Loup (La)</i>	VII
		<i>Voleuse (La)</i>	IX

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

BARBIER (Émile). <i>Courses d'hommes.</i>	IV	GOUNOD (Charles). <i>Je vous salue Marie.</i>	IX
— <i>L'Héritage du docteur Mackinson.</i>	VIII	GRANDVILLE (La). <i>Le Mois Parisien.</i>	III, IV, V, VI, VII, VIII
BLASCO (Eusebio). <i>La Journée du Roi-Bébé, Alphonse XIII.</i>		GRENET-DANCOURT. <i>La Scène à faire.</i>	I
— <i>Les Rois chez Eux.</i>	II	GRÉVILLE (Henri). <i>Le Fil d'or.</i>	I
BOUCHOT (Henri). <i>La Veuve d'Ulysse.</i>	III	LAUN (Georges). <i>Jeux nouveaux : L'Aventure.</i>	I
CADOL (Édouard). <i>La Petite.</i>	IX	— <i>Le Pic.</i>	V
CALMETTES (Georges). <i>S. A. R. Madame la Princesse Marguerite d'Orléans.</i>	V	— <i>Le Tourlourou.</i>	III
CLARETIE (Jules). <i>Colinet.</i>	VI	— <i>Le Va-et-vient.</i>	VI
— <i>Collaborateurs.</i>	I	LEMAITRE (Jules). <i>Briséis.</i>	VI
COTTINET (Edmond). <i>Au Bénéfice de M. Mayer.</i>	IV	MASSON (Frédéric). <i>Le Doyen des Armées françaises.</i>	IV
COURTELIN (Georges). <i>Potiron, scènes de la vie de caserne.</i>	V	— <i>Le Tableau d'Édouard Detaille (Salon de 1890).</i>	II
DEBANS (Camille). <i>L'Angoisse.</i>	V	M. D. <i>Le Train, figure nouvelle de Cotillon.</i>	VIII
DELILOUX (Charles). <i>Notre-Dame d'Auray, andante pour piano.</i>	VI	MORIN (Louis). <i>Le Mariage de Pierrot.</i>	I
DESAMY (Adr.). <i>Chansons d'Enfants : La Chasse.</i>	III	NICK-BÉNAR. <i>La Légende de Christophe Colomb.</i>	VIII
— <i>Le Cheval mécanique.</i>	IV	OHNET (Georges). <i>La Voleuse.</i>	IX
— <i>Les Étoiles.</i>	I	POIRSON (Paul). <i>Moichoud le Régicide.</i>	III
DESCAVES (Lucien). <i>Les Grandes Manœuvres, chez l'habitant.</i>	VI	QUATRELLES. <i>A la Sainte-Luce.</i>	II
DIEULAFOY (Jane). <i>Le Châh de Perse.</i> — Les Rois chez Eux	VIII	QUEILLIEN (N.). <i>L'Auberge des Quatre-Vents.</i>	III
DONNAY (Maurice). <i>Eux!</i>	VIII	R. M. <i>Les Livres.</i>	VII, VIII
DRONSARD (Marie). <i>La Reine d'Angleterre.</i> — Les Rois chez Eux	VII	RAMEAU (Jean). <i>L'Écarteur de Bénaruc.</i>	V
EUEDEL (Paul). <i>Les Faïences patriotiques.</i>	III	— <i>Les Pins sans cigales.</i>	II
FILON (Augustin). <i>Le Souper de la Toussaint.</i>	II	RICHEPIN (Jean). <i>Romanitchels.</i>	I
FLAMMARION (Camille). <i>Les Étoiles filantes.</i>	V	ROSNY (J.-H.). <i>La Mangeuse d'hommes.</i>	VII
FRAGEROLLE (G.). <i>Chansons d'Enfants : La Chasse.</i>	III	SAINT-SAENS (Camille). <i>Guitares et Mandolines.</i>	IX
— <i>Le Cheval mécanique.</i>	IV	T. G. <i>Madame la Princesse de Caraman-Chimay.</i>	III
— <i>Les Étoiles.</i>	I	— <i>Madame la Duchesse de Mouchy.</i>	II
FRÉHEL (Jacques). <i>Le Fétiche.</i>	VI	— <i>Les Somalis au Jardin d'Acclimatation.</i>	VI
— <i>La Vierge au Loup.</i>	VII	THEURIET (André). <i>La Fée.</i>	IV
GALIPAUX. <i>Pour une bouffée de tabac.</i>	III	THIÉBAULT-SISSON. <i>Celle que j'aime.</i>	VIII
GAUTIER (Émile). <i>Le « Désiré » ; la première traversée d'un bateau-poisson.</i>	VIII	— <i>Jacinthe.</i>	V
		— <i>Le Petit monde des Théâtres.</i>	IV
		UN TEL. <i>Les Livres.</i>	III, IV, V
		— <i>Le Mois Parisien.</i>	I, II
		VAUCAIRE (Maurice). <i>Atchoum!</i>	IV
		— <i>La Promenade de M. Robert.</i>	VII

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ADELIN (Jules). <i>Notre-Dame d'Auray.</i>	VI	CLAIRIN (Georges). <i>Sortie de Bal.</i>	IX
ADRIEN MARIE. <i>La journée du Roi-Bébé, Alphonse XIII.</i>		CORCOS. <i>Fidèle Messagère.</i>	VII
— <i>Les Rois chez Eux.</i>	II	COURBOIN (Eugène). <i>Eux!</i>	VIII
AUBLET (Albert). <i>Sur la Plage.</i>	V	— <i>Les grandes Manœuvres, chez l'habitant.</i>	VII
BAC (F.). <i>Un Drame par téléphone.</i>	IX	DELORT (Charles). <i>En Chasse.</i>	VI
— <i>Un Roman à la mer.</i>	VI	— <i>Au Concours hippique.</i>	I
BÉRAUD (Jean). <i>Arlequine fin de siècle.</i>	I	— <i>Par-dessus les Moulins.</i>	VI
— <i>Nous rentrons!</i>	I	DETAILLE (Édouard). <i>Chargez!</i>	IX
BILLET (Pierre). <i>Pendant la Fenaison.</i>	V	— <i>Le Doyen des Armées françaises (M. Soufflot).</i>	IV
BOMPARD (Maurice). <i>Le Fétiche.</i>	VI	— <i>Éclaireurs, 9^e Hussards, 1809.</i>	I
BOURGAIN (Gustave). <i>Les Romanitchels.</i>	I	— <i>En Batterie (Salon de 1890).</i>	II
BURNAND (Eugène). <i>Les Pins sans cigales.</i>	II	— <i>Un Canon.</i>	II
CARAN D'ACHE. <i>A la Course.</i>	I	DESMOULIN (L.). <i>Madame la princesse de Caraman-Chimay.</i>	III
— <i>La Légende de Christophe Colomb.</i>	II	DEWAMBEZ. <i>Le Reniement de saint Pierre.</i> (Premier Grand-Prix de Rome)	V
CLOUET (Jean). <i>Portrait de Femme, musée de Cherbourg.</i>	VI	DEYROLLES (N.). <i>L'Auberge des Quatre-Vents.</i>	III
CHAPLIN (Charles). <i>Madame la duchesse de Mouchy.</i>	II	DUBUFE FILS (Guillaume). <i>Je vous salue Marie.</i>	IX
CHARTRAN (Th.). <i>Plafond pour l'hôtel de M^{lle} Laus.</i>	VIII	EDELFEIT (Albert). <i>La Fée.</i>	IV
CLAIRIN (Georges). <i>Sarah-Bernhardt dans la « Cléopâtre » de Victorien Sardou. Théâtre de la Porte-Saint-Martin.</i>	VIII	— <i>Canotage.</i>	IV

FLAMENG (François). <i>Hussard noir (1792)</i>	VI	MYRBACH (Félicien de). <i>Les Étoiles filantes</i>	V
— <i>Marchande de fleurs au siècle dernier</i>	IX	— <i>Le Souper de la Toussaint</i>	II
GASCO (P.-J.-B.). <i>Le Spartiate Othryadas</i> (Premier Grand-Prix de Rome, sculpture)	V	PHOTOGRAPHIES DIRECTES : <i>Le Concours de photographie du Figaro</i>	VIII
GORGUET (A.-F.). <i>Le Fil d'or</i>	I	— <i>Les Faïences patriotiques</i>	III
— <i>Fleurs de Mai</i>	II	— <i>S. A. R. Madame la princesse Marguerite d'Orléans</i> , par CHALOT	V
JOB. <i>La Promenade de M. Robert</i>	VII	— <i>Pour une Bouffée de tabac</i> , d'après Galipaux, par CHALOT	III
— <i>Le Train</i> , nouvelle figure de Cotillon	II	— <i>La Reine d'Angleterre</i> . — Les Rois chez Eux; d'après des photographies de Mrs. WILSON & Co, et de Mrs. HUGHES ET MULLENS.	VII
KAEMMERER (F.-H.). <i>La Veuve d'Ulysse</i>	III	— <i>La Scène à faire</i> , d'après Mademoiselle Réjane, par CHALOT	I
LAMBERT (Eugène). <i>Le Cigare</i>	III	— <i>Les Somalis au Jardin d'Acclimatation</i>	VI
LELOIR (Maurice). <i>Le Carrosse brisé</i>	VIII	REJCHAN (Stanislas). <i>L'Angoisse</i>	V
— <i>Guitares et Mandolines</i>	IX	— <i>L'Héritage du docteur Mackinson</i>	VIII
LEMAIRE (Madame Madeleine). <i>Bleuets</i>	I	RENOUARD (Paul). <i>Le Petit Monde des Théâtres</i>	IV
LOISEAU (Victor). <i>Pour une Bouffée de tabac</i>	III	RICHEMONT (de). <i>Le Rêve</i>	IV
LYNCH (Albert). <i>Celle que j'aime</i>	VIII	ROCHEGROSSE (Georges). <i>Briséis</i>	VI
— <i>La Chasse</i>	III	ROSSET-GRANGER. <i>Au Bénéfice de Monsieur Mayer</i>	IV
— <i>Le Cheval mécanique</i>	IV	ROSSI (Julius). <i>A la Sainte-Luce</i>	II
— <i>Courses d'hommes</i>	IV	— <i>La Petite</i>	IX
— <i>L'Écarteur de Bénaruc</i>	V	ROULLET (Gaston). <i>Le Tourlourou</i>	III
— <i>Les Étoiles</i>	I	STEINLEIN. <i>Potiron</i> , scènes de la vie de caserne	V
— <i>Moichoud le Régicide</i>	III	TOUSSAINT. <i>S. A. R. Madame la princesse de Monaco</i>	IV
— <i>Un coin de Tribune au Grand-Prix</i>	III	— <i>Madame la duchesse d'Uzès</i>	I
— <i>La Voleuse</i>	IX	WEEKS (Lord Edwin). <i>Le Chah de Perse</i> . — Les Rois chez Eux	VIII
MEISSONIER (Charles). <i>Les deux « 1814 »</i>	III	— <i>La Mangeuse d'hommes</i>	VII
MILLET (J.-F.). <i>Les Glaneuses</i>	II		
MORIN (Louis). <i>Atchoum!</i>	IV		
— <i>Le Mariage de Pierrot</i>	I		
MUENIER (Jules-Alexis). <i>La Vierge au Loup</i>	VII		
MYRBACH (Félicien de). <i>Colinet</i>	VI		
— <i>Collaborateurs</i>	I		
— <i>Le « Désiré »; la première traversée d'un bateau-poisson</i>	VIII		

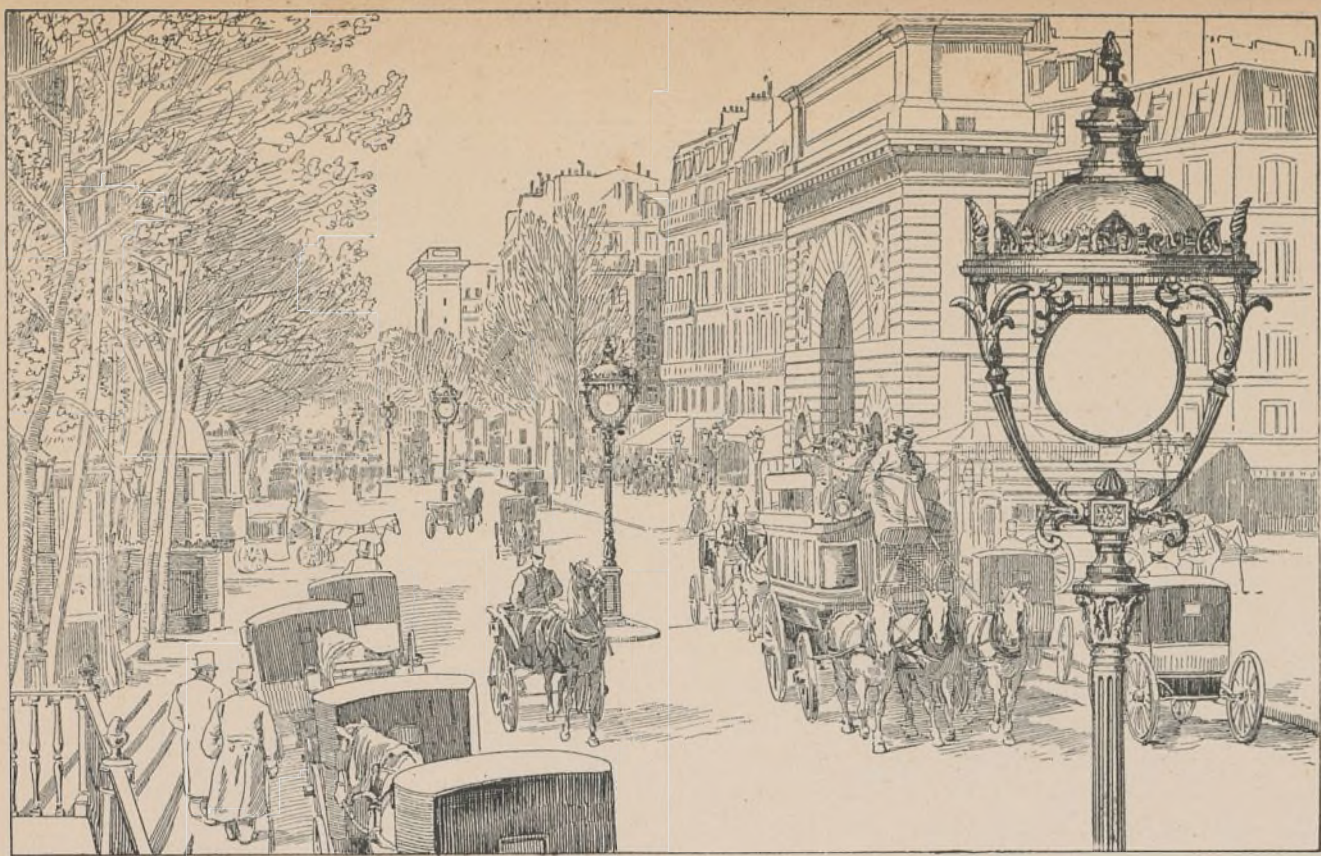
TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

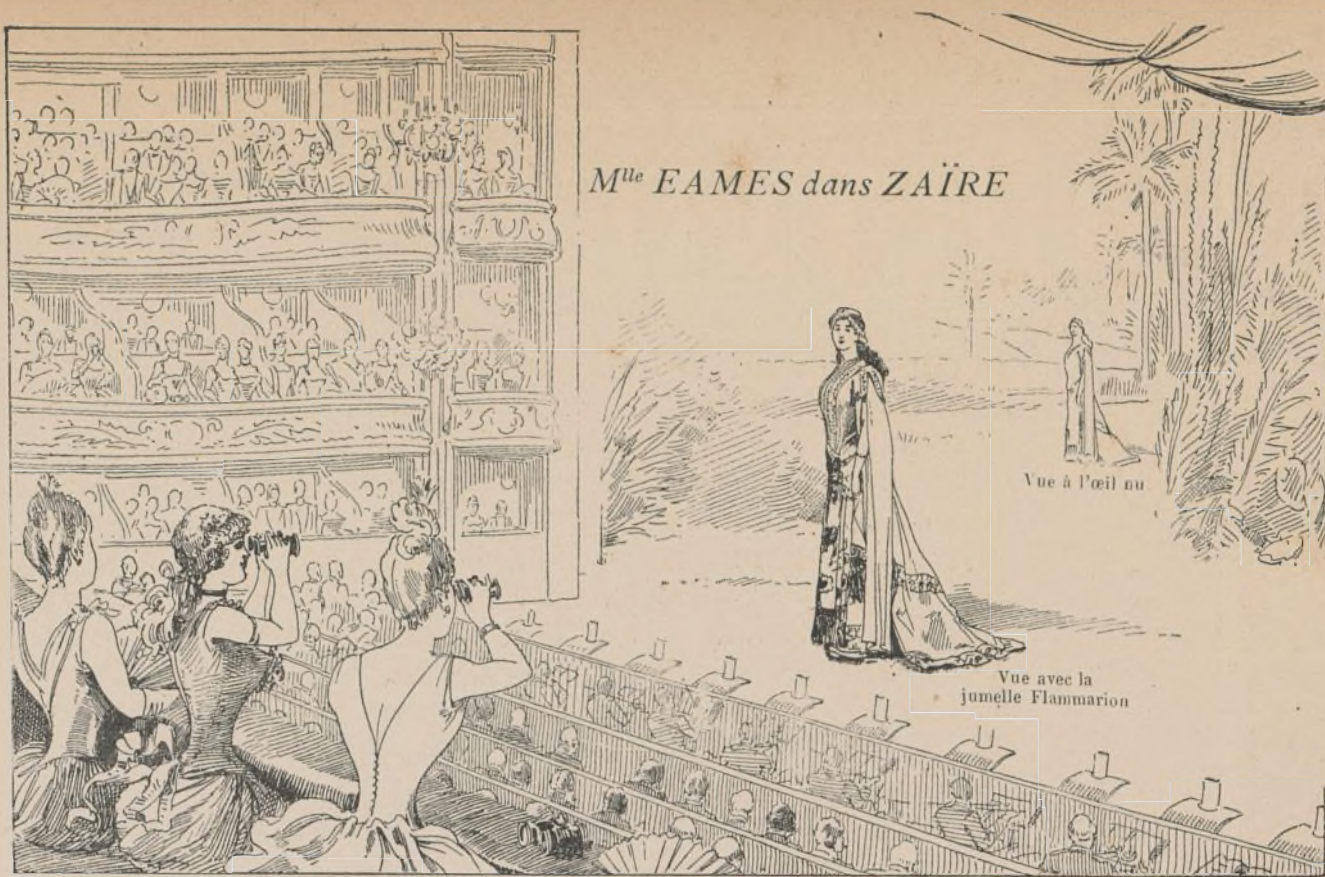
I. — AVRIL		Pendant la Fenaïson, par PIERRE BILLET, en regard de la page		96
<i>Éclaireur</i> , 9 ^e régiment de hussards 1809, par ÉDOUARD DETAILLE, en regard de la page	IV	VI. — SEPTEMBRE		
<i>Nous Rentrons!</i> par JEAN BÉRAUD, en regard de la page	8	<i>Hussard noir (1796)</i> , par FRANÇOIS FLAMENG, en regard de la page	108	
II. — MAI		<i>Par-dessus les Moulins</i> , par CHARLES DELORT, en regard de la page	116	
<i>Les Glaneuses</i> , par J.-F. MILLET, en regard de la page	VIII	VII. — OCTOBRE		
<i>A la Sainte-Luce</i> , par LUCIUS ROSSI, en regard de la page	32	<i>Revenant de la Rivière</i> , par RIDGWAY KNIGHT, en regard de la page	XXIX	
III. — JUIN		<i>Fidèle Messagère</i> , par CORCOS, en regard de la page	132	
<i>La Veuve d'Ulysse</i> , par F.-H. KAEMMERER, en regard de la page	44	VIII. — NOVEMBRE		
<i>Le Cigare</i> , par EUGÈNE LAMBERT, en regard de la page	56	<i>La première traversée du « Désiré »</i> , par FÉLICIE DE MYRBACH, en regard de la page	142	
IV. — JUILLET		<i>Les Femmes du Chah de Perse</i> , par LORD EDWIN WEEKS, en regard de la page	146	
<i>Seule au rendez-vous</i> , par METZMACHER, en regard de la page	XVI	IX. — DÉCEMBRE		
<i>La Marchande de crevettes</i> , par F.-H. KAEMMERER, en regard de la page	76	<i>Chargez!</i> par ÉDOUARD DETAILLE.		
V. — AOÛT		<i>Sortie de Bal</i> , par GEORGES CLAIRIN.		
<i>Courses landaises</i> , par ALBERT LYNCH, en regard de la page	88	(Ces primes, à cause de leurs dimensions, ne doivent pas être reliées.)		

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

AVRIL. — <i>Arlequine Fin de Siècle</i> , par JEAN BÉRAUD.	SEPTEMBRE. — <i>En Chasse</i> , par CHARLES DELORT.
MAI. — <i>Fleurs de Mai</i> , par GORGUET.	OCTOBRE. — <i>Temps d'Automne</i> , par ALBERT LYNCH.
JUIN. — <i>Un Coin de tribune au Grand-Prix</i> , par ALBERT LYNCH.	NOVEMBRE. — <i>Le Carrosse brisé</i> , par MAURICE LELOIR.
JUILLET. — <i>Canotage</i> , par EDELFELT.	DÉCEMBRE. — <i>Marchande de Fleurs au siècle dernier</i> , par FRANÇOIS FLAMENG.
AOÛT. — <i>Sur la Plage</i> , par ALBERT AUBLET.	

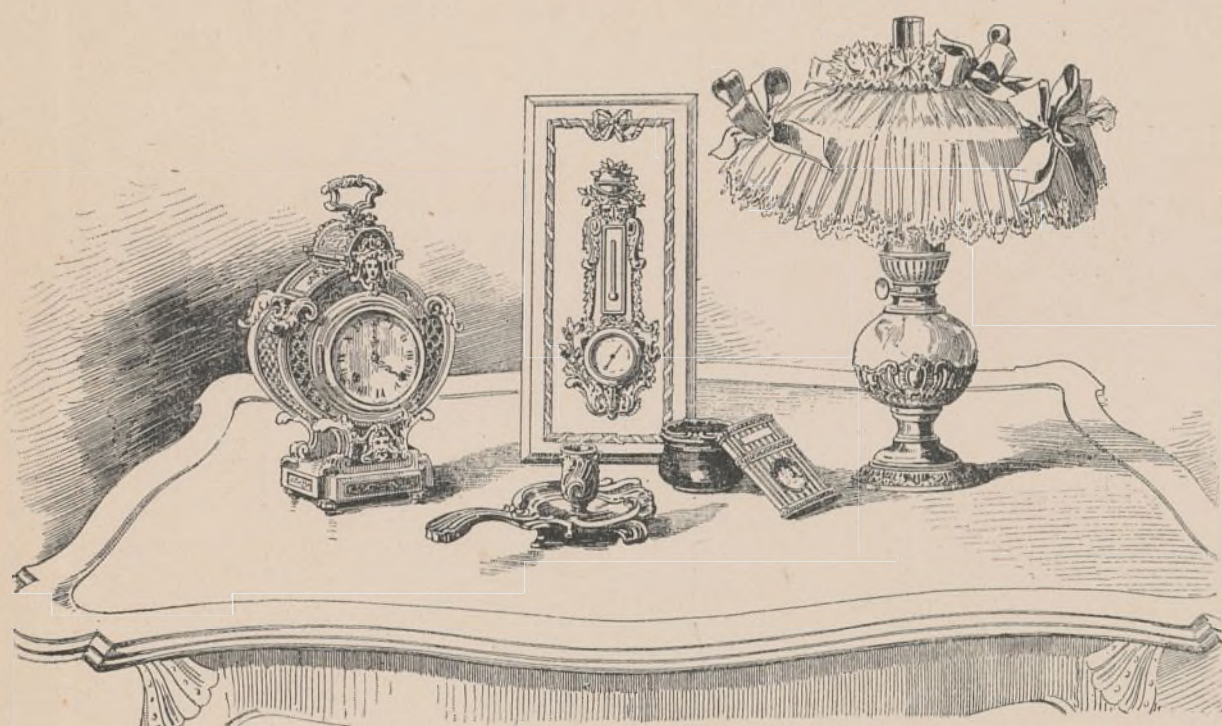


NOUVELLE LANTERNE ÉLECTRIQUE de la Maison **BEAU & BERTRAND-TAILLET**
Servant à l'éclairage des boulevards Saint-Denis et Saint-Martin.



JUMELLES FLAMMARION. — HECTOR MAQUET fils, 19, avenue de l'Opéra (Dépôt exclusif)
Les seules construites scientifiquement sous le patronage de l'illustre astronome.

Bois-Taburets



Paris — 3, rue Lasquier — Paris

Pâte des Prélats

PRÉVIENT ET DÉTRUIT
Grevasses, Engelures et leurs cicatrices
Embellit, Blanchit
les mains.
Adoucit la peau.

ANTI-BOLBOS

(PRODUIT UNIQUE)

Détruit les petits points noirs
ou tannes du nez,
du front et du menton et
resserre les pores de la peau.

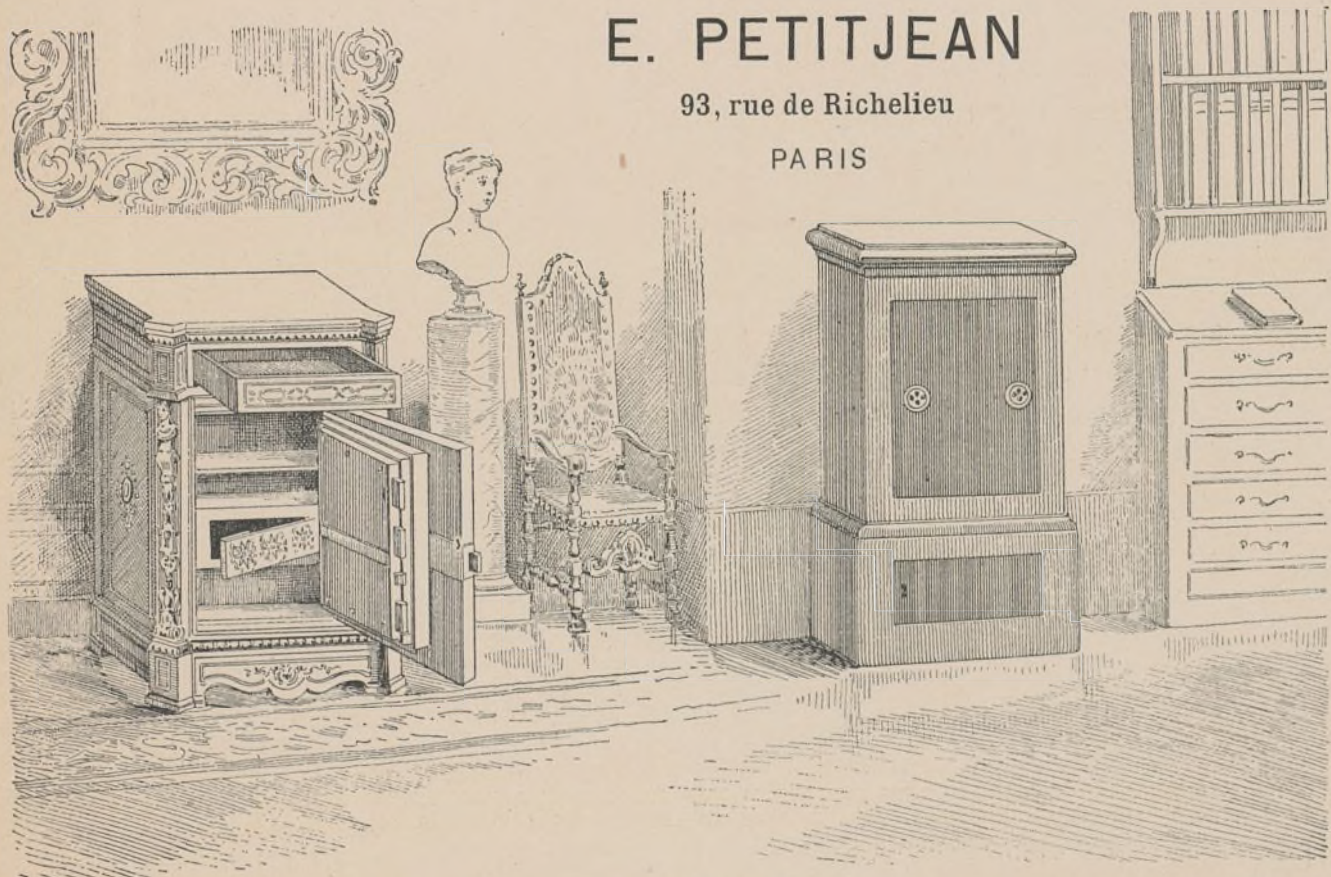


Éviter les contrefaçons et imitations de ces
deux produits qui ne se trouvent qu'à la

PARFUMERIE EXOTIQUE, 35, rue du Quatre-Septembre. Paris.

E. PETITJEAN

93, rue de Richelieu
PARIS



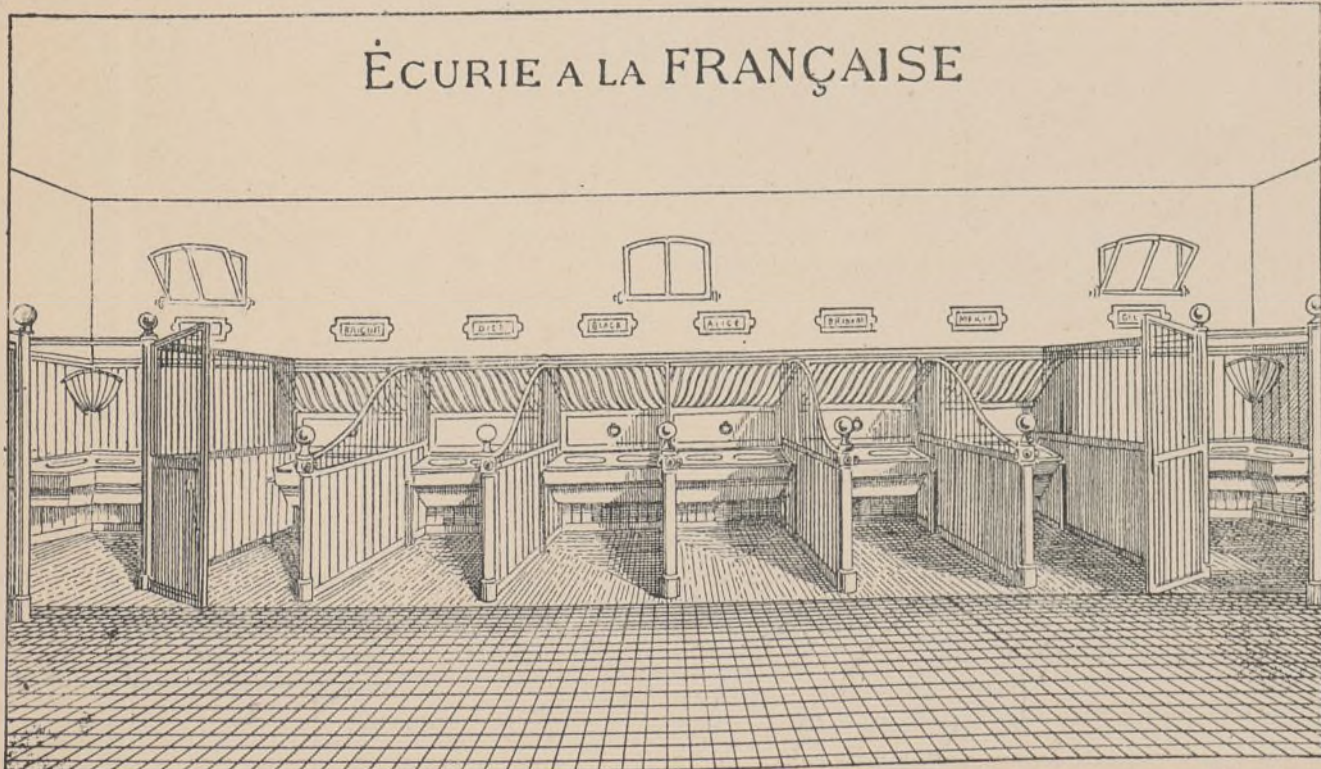
Bronzes d'Art

Gravelin

8, RUE CHARLOT



ÉCURIE A LA FRANÇAISE



RABOURDIN. — 39, rue Boissy-d'Anglas.

La plus grande Manufacture de Voitures
de Luxe, Demi Luxe et de Commerce
La Carrosserie Industrielle

ANCIENNE MAISON AD. SAMUEL

228
Faub. St. Martin
PARIS
USINE MODÈLE
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS

LANDAU ordinaire ou 5 glaces, avec ou sans Capotage automatique.

TRAINS DE LUXE

Club-Train, Paris-Londres en 7 h. 45.
Méditerranée-Express.
Orient-Express. — Sud-Express.

C^{IE} INT^{LE} DES WAGONS-LITS

Ayuntamiento de Madrid

"Sleeping-Cars"

"Dining-Cars"

3, PLACE DE L'OPÉRA

PARIS

Billets de chemin de fer et de Bateaux.
Enregistrement des bagages, etc., etc.

GRAND DÉPÔT

E. BOURGEOIS

21&23, Rue Drouot

PORCELAINES. FAÏENCES. CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

PRIVILÈGE EXCLUSIF
PARIS
BREVETÉ S.G.D.G.

K'ALLISTA

SOUS-BRAS
BREVETÉ S.G.D.G.

Mesdames exigez la marque
si vous tenez à votre santé



2 MÉDAILLES
EXPOSITION UNIVERSELLE 1889

JAMBONS COLEMAN

Exiger la marque GENUINE



LES MEILLEURS
LES PLUS FINS

Ces Jambons se vendent dans toutes les bonnes maisons de Comestibles & Charcuterie.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPÔT EN FRANCE

2, RUE AUBER

PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

PIHAN

CHOCOLAT
RICHE

THÉS



4, F^g S^t Honoré, PARIS



ÉVENTAILS PLUMES D'AUTRUCHE, depuis 25 francs
ÉVENTAILS DENTELLE, PEINTURE ARTISTIQUE : 35 francs.
ÉVENTAILS PLUMES, FORME PAPILLON : 15 francs.

PORTE-CARTES ET PORTE-MONNAIE AVEC INITIALES, EN ÉCRIN : 12 FR. 50

MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Le Perdriel
PARIS

DANS TOUTES

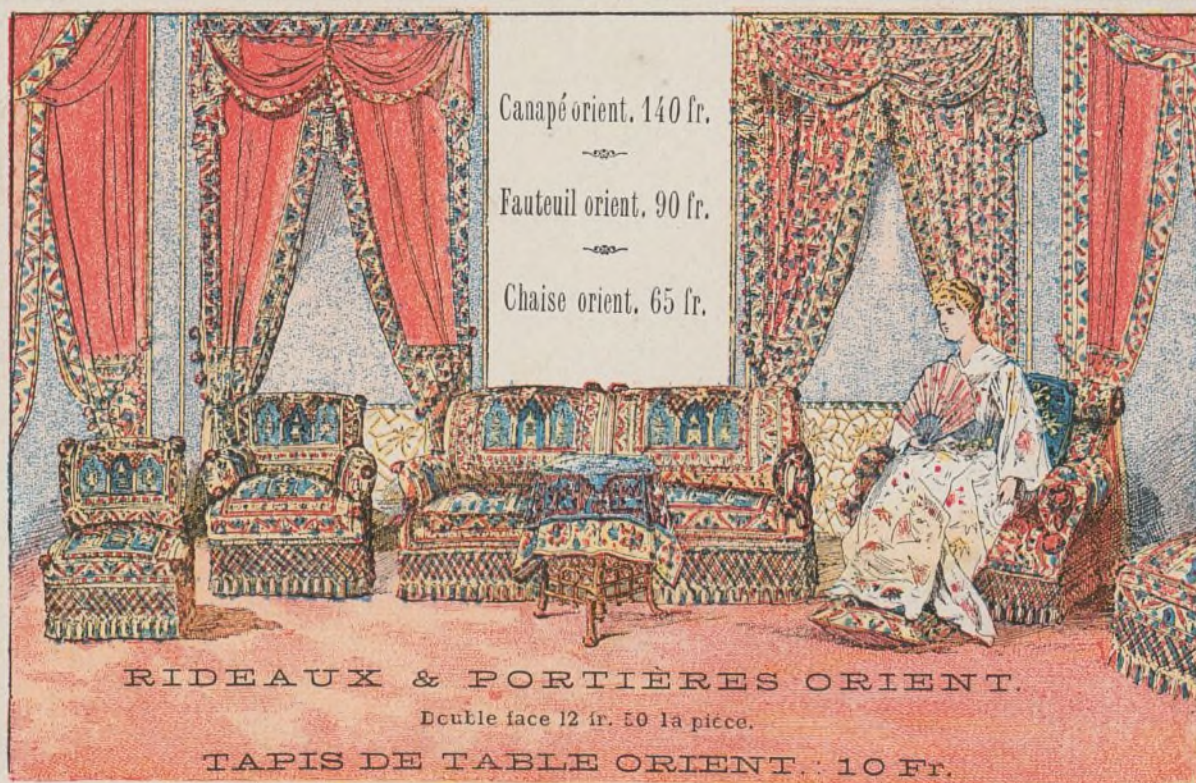


ANTIPYRINE
EFFERVESCENTE

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE
LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL



Canapé orient. 140 fr.

Fauteuil orient. 90 fr.

Chaise orient. 65 fr.

RIDEAUX & PORTIÈRES ORIENT.

Double face 12 fr. 50 la pièce.

TAPIS DE TABLE ORIENT. 10 Fr.

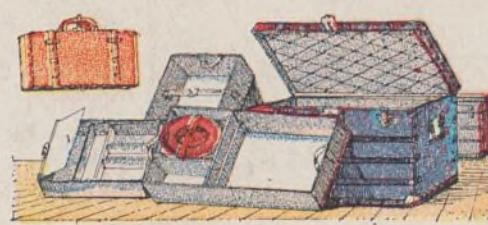
MAISON DE LUXE : 30, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS



LOUIS

VUITTON

Ayuntamiento de Madrid



PARIS
1, rue Scribe

VOYAGES

VOYAGES

LONDON
454, Strand.